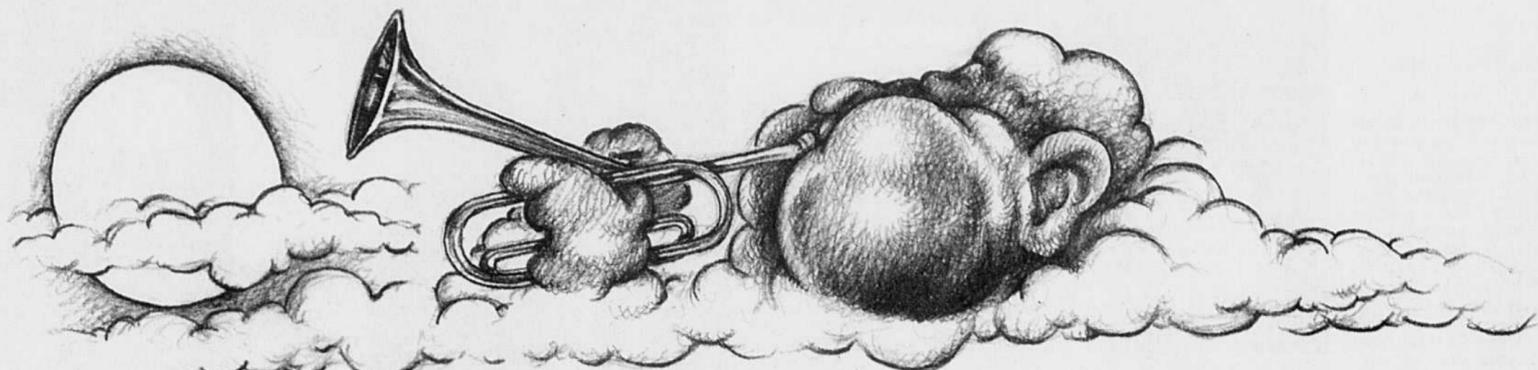


La capsule de bouteille de bière, en forme de « couronne », a été inventée en 1892.

L'HISTOIRE
BRASSICOLE
VUE DE LA RUE
ST-AMBROISE



Le Devoir, samedi 16 janvier 1993



L'héritage de John Birks *Dizzy* Gillespie

Serge Truffaut

C'ÉTAIT EN 1977. Peut-être en 1978. Une chose est certaine, c'était à Las Vegas, dans le Nevada, l'état libre de tout poids fiscal. Dans le vaste studio que Norman Granz, l'ami de Picasso et le fondateur de l'étiquette Pablo, avait loué, on pouvait apercevoir au premier plan un Dizzy Gillespie à genoux devant une mallette ouverte contenant des chiffons et deux ou trois flacons nécessaires au nettoyage de sa trompette.

Derrière lui, assis devant un Steinway, il y avait Count Basie. L'homme d'une seule règle, d'une seule profession de foi. Laquelle? «Just Swing Baby.» A portée de voix, se trouvait Ray Brown, le contrebasiste de la précision diluée dans une sonorité grosse comme ça. Juste à côté, il y avait Mickey Rocker. Un batteur portant bien son nom.

Fait significatif, le cliché pris à la faveur de cette rencontre révélait la promiscuité ou, plus précisément, la proximité physique des joueurs en présence. Autrement dit, et contrairement à ce qui se passe dans d'autres espaces musicaux, la maîtrise instrumentale de chacun était telle que l'ingénieur du son, l'affable Phil Edwards, n'avait pas eu besoin

de cantonner les uns et les autres derrière ces cloisons mobiles qu'on utilise fréquemment afin de camoufler les tares de bien des fraudeurs.

Moment privilégié

C'était donc en 77 ou en 78 dans la ville qui est la contradiction même de New York... Ce n'était ni au Minton's Playhouse, ni au Three Deuces ou au Spotlite. Ces bastions de l'Amérique blanche que Dizzy et ses amis devaient prendre d'assaut pour exprimer leur rancœur, leur révolte découlant des traitements infligés aux soldats noirs durant la Deuxième guerre mondiale, et notamment à un certain Lester Young qui, jamais, ne s'en remettra.

Qui plus est, en 1977, Charlie Parker, Bud Powell, Kenny Clarke et Thelonious Monk, la confrérie du bebop, les corsaires de la note noire, les alchimistes de la note sale, étaient évidemment absents. Ils n'étaient plus de ce monde; soit parce qu'ils étaient sous terre, soit parce qu'ils contemplaient jour après jour le mur blanc leur faisant face entourés des sept chats de la mythologie égyptienne. Ce fut le cas, authentique, de Thelonious Sphere Monk à qui Dizzy emprunta la *Nuit tunisienne*.

Malgré ces absences, celles surtout de Parker et Kenny Clarke, malgré ce hiatus temporel, malgré l'état physique du lieu alors choisi

— un studio attendant aux machines à sous — c'est au cours de cette rencontre avec Count Basie que John Birks Gillespie a gravé ou signé ce qu'on a retenu peu après l'annonce de son décès comme un moment privilégié de l'histoire du jazz. C'est cette rencontre qui, depuis le départ du trompettiste au style confondant, ne cesse pas de faire entendre sa petite musique.

A l'appui de cette avancée, il y a trois petites choses. Trois petites chansons. Trois des plus belles envolées jamais articulées. Trois chefs-d'œuvre d'habileté instrumentale. Un qui résume les blues anciens, ceux qui accompagnaient les esclaves entre Liverpool et Richmond, en Virginie. Un qui fait la jonction entre le *swing* cher à Basie et ce *bebop* qu'affectionnait tant Gillespie qu'il en fut l'émancipation grise, Parker ayant été son démiurge; et un pour la mys-



PHOTO GUY LE QUERRIC
Dizzy Gillespie (1916-1993).

tique. Un pour le gospel.

S'il est vrai qu'auparavant Gillespie avait sculpté des pièces montées aujourd'hui célébrées dans le monde entier, qu'on songe seulement à son *After Hours* en compagnie du pianiste Ray Bryant et du saxophoniste Sonny Rollins ou à son *Salts Peanuts* avec Parker planté à ses côtés, jamais auparavant il n'avait conclu une association musicale avec autant de grâce que ce «Dizzy Meets Basie»

qui, de plus, on insiste, présente, raconte dans le détail trois des cinq chapitres de l'Histoire du jazz.

Des complices

Des fondements de cette histoire. *St James Infirmary*, *Follow The Leader* et *Nobody Knows The Trouble I've Seen* en sont les titres. Au siècle dernier, Liverpool était le centre du monde. Du monde indus-

triel, de la culture coloniale. Sur les quais, les autorités portuaires avaient édifié un hôpital où s'entassaient les maladies contractées entre la corne africaine et ce port qui aujourd'hui sent la misère. C'est dans ce lieu qu'un ou plusieurs affamés ont composé et chanté ce *St James Infirmary* qui, depuis 1922, est un morceau, un lieu de passage obligatoire pour tous ceux qui sont sensibles au blues.

Du fait de cette notoriété, ce morceau a été fréquemment enregistré. À lui seul, le pianiste et chanteur Roosevelt Sykes a dû en signer une dizaine d'interprétations. Que ce soit celle de Sykes, Louis Armstrong, Sidney Bechet ou Charles Mingus, aucune ne vaut ou ne s'approche de celle gravée par Gillespie.

Les dix petites notes qui servent d'introduction, les dix petits coups de trompette de Dizzy que William Basie enveloppe avec tact, avec politesse, redonnent à ce *Saint-James Infirmary* la gravité qui avait fait sa renommée. Car si souvent aujourd'hui, l'esclavagisme nous semble lointain, Dizzy Gillespie, né le 21 octobre 1917, n'a jamais oublié, même s'il n'en parlait jamais, qu'il était, lui, petit-fils de personnes vendues sur les places des bourgades de la Caroline du nord.

Le deuxième chapitre, *Nobody Knows The Trouble I've Seen*, c'est le mystère du monde. Du monde indus-

trique religieuse dénudée de ses bondieuseries. De ses faux-semblants. C'est une photographie sonore des églises blanches et campagnardes les dimanches matins. C'est surtout la sobriété de Basie diluée dans le jeu plein d'à-propos de Gillespie. Mieux, c'est la jeunesse de Gillespie à Cheraw, en Caroline du sud.

Follow The Leader, c'est le troisième, c'est le dernier chef-d'œuvre du trompettiste comme ce fut également le dernier chef-d'œuvre du pianiste. C'est le pied de nez par excellence que ces deux lascars s'amusaient à faire à l'endroit de tous les critiques qui, vautés dans une cynique stratégie de confrontation, avaient tout fait pour opposer le *bebop* de Dizzy et les siens au *swing* de... Basie et de ses acolytes de Kansas-City.

C'est le torrent *bebop* de l'un qui se glisse dans les trois notes de l'autre, fameuses pour présenter chacune un condensé d'énergie à la formule physique jamais élucidée. Trois notes de Basie au piano ça vaut très cher. Tout simplement. Cela dit, *Follow The Leader* c'est surtout le rendez-vous enfin conclu par deux complices en fêtes musicales qui prennent un malin plaisir à multiplier les prouesses musicales avec une aisance qui frise l'insolence.

Cet album, cette production, c'est l'héritage de Dizzy Gillespie l'homme qui donna au jazz une partie de sa vérité.

Les disparitions de Noureev, Donn et Bagouet Le dernier saut des anges

Valérie Lehmann

RUDOLPH NOUREEV vient de décéder, emporté dans l'au-delà par une cruelle maladie comme le furent récemment Jorge Donn, danseur fétiche de Maurice Béjart et Dominique Bagouet, jeune chorégraphe contemporain français, tous deux disparus en décembre dernier.

Qu'importe la tristesse, il est des morts qui ne laissent jamais orphelins. Et ces trois-là sont de cette trempe. Ces trois disparitions presque simultanées nous révèlent et nous rappellent combien la danse est Art. Mais elles nous laissent aussi au seuil de l'espoir. L'espoir qu'aucun politicien, qu'aucun citoyen de la plus minuscule des plus petites villes en quelque coin de la planète, ne pourra désormais ignorer la danse contemporaine.

En France, ce pari semble gagné. En décembre déjà, tout le monde, des grandes métropoles aux fins fonds des campagnes, affirmait reconnaître le talent de Dominique Bagouet et comprendre quel désert artistique sa perte entraînait *ipso facto*. Jamais un chorégraphe en danse post-moderne n'eut un tel

droit de cité, n'obtint une telle place médiatique de son vivant ou non.

Lui, Bagouet, le frère adolescent de 40 ans, qui était venu présenter à Montréal *Le saut de l'ange* au cours du Festival international de nouvelle danse (FIND) de 1989, que l'on disait volontiers fils spirituel de Merce Cunningham, et qui semblait continuer à n'intéresser qu'une élite régionale et internationale, lui et ses chorégraphies occupaient tous les écrans, toutes les presses, toutes les bouches et tous les cœurs.

Reconnaissance de la danse

Dans cette foulée, naviguant toujours au plus près de la conscience artistique des Français, le Ministre français de la culture, Jack Lang, allait indiquer qu'il augmentait de 6% le budget gouvernemental de 1993 alloué à la danse et remettre à Angelin Preglocav, un jeune chorégraphe d'origine yougoslave résidant en France la Légion d'honneur et le Prix national des Arts 1992. Or donc, la danse française n'aurait désormais plus besoin de revendiquer...

Et, en outre, si la disparition de Jorge Donn, survenue à quelques jours de celle de Bagouet, tout en suscitant de vives émotions en Euro-

pe parmi les amoureux de la danse traditionnelle, est restée assez confidentielle, c'est uniquement parce que Jorge Donn se classait «seulement» dans la catégorie danseur-interprète et avait surtout vécu pour un seul maître, Maurice Béjart, figure toujours controversée dans les milieux artistiques internationaux. Mais Jorge Donn possédait beaucoup de talent et de charisme. Il fut un véritable créateur de personnages. Pour preuve, il nous laisse d'inimitables interprétations des plus grands rôles masculins de la danse classique et moderne.

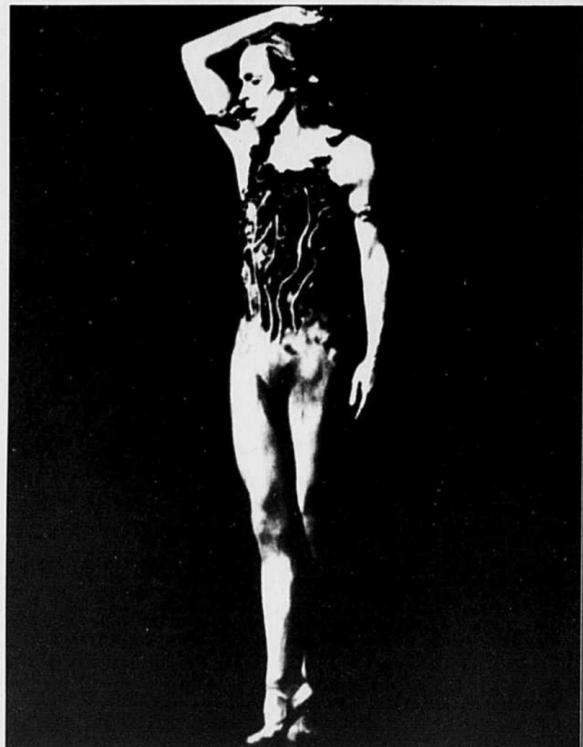
Naturellement, et par contraste aussi, la disparition de Rudolph Noureev concerne toute la planète, ou presque. Le célèbre danseur-chorégraphe a vécu et travaillé dans plusieurs pays. Tout le monde connaît son parcours transcontinental d'artiste universel, depuis sa naissance en URSS en 1938, jusqu'à son choix ultime d'être enterré à Paris, en passant par sa longue résidence en France, ses invitations répétées au Covent Garden de Londres, son acquisition de la nationalité autrichienne en 1983 et ses séjours en Amérique du Nord.

Noureev a toujours été présenté comme une légende vivante de la

danse, tant son histoire personnelle contient d'aventures romanesques, depuis ses choix de danse, plutôt éclectiques pour un chorégraphe classique, jusqu'à ses volontés particulières, qui connotaient son caractère capricieux et exigeant.

Et c'est seulement en regardant au-delà de cette vision caricaturale, que l'on peut apercevoir combien le fameux danseur étoile a donné à la danse contemporaine, qu'il s'agisse de sa technique unique de ballet russe ou de son besoin insatiable de communiquer toutes les danses au plus grand nombre. Sa perte en ce sens est évidemment irremplaçable. Grâce à son désir d'universalité, il reste cependant présent *ubi et orbi*. Noureev continue d'alimenter les rêves de milliers d'amateurs de danse du monde entier.

Ainsi, chacun à sa manière, Bagouet, Donn et Noureev, les trois hommes de la danse que nous venons de perdre nous léguent de la danse à profusion pour demain. Après eux, rien en sera plus comme avant pour la danse contemporaine. Par leur vie et leur mort, ils offrent à la danse la plus belle des récompenses. Ils lui donnent la chance de ne plus jamais être considérée comme un parent pauvre par les autori-



Rudolph Noureev, en scène en 1988.

tés, les gouvernements, les subventionneurs, les commanditaires. Et plus important encore, ils lui

permettent d'être vue comme un art majeur par les simples citoyens du monde que nous sommes tous.

CAHIER
SPÉCIAL

LE DEVOIR, LA RELANCE

RÉSERVATIONS PUBLICITAIRES (514) 985-3399

Date de tombée: le 22 janvier 1993

PARUTION
le 30 janvier
DANS

LE DEVOIR

LE DEVOIR aborde 1993, sa 83e année, avec l'esprit et les moyens d'une nouvelle jeunesse. Tous le savent désormais, le journal a revu entièrement son contenu, refait sa structure financière et sa gestion, adopté une technologie de pointe, déménagé ses pénates au cœur du centre-ville montréalais. À la fin de janvier, il proposera même une

nouvelle image graphique, élégante et contemporaine, incarnation de tous ces changements qui recréent littéralement le journal.

Le 30 janvier, LE DEVOIR offrira à ses lecteurs, pour marquer ce tournant, un cahier spécial en forme d'autoportrait. Il présentera ses artisans, ses méthodes de production, ses lieux, ses projets et expliquera

comment une pareille ébullition respecte, nourrit et rajeunit la tradition et la vocation du quotidien fondé par Henri Bourassa, qui reste le symbole d'une presse libre, vive, indépendante.

Le cahier du 30 janvier est donc un rendez-vous, que prépare toute l'équipe du journal avec sa directrice, Lise Bissonnette. Une riche histoire se perpétue.

Ciné-choix/ Ciné-Répertoire

Alain Charbonneau

The night of the hunter

De Charles Laughton.
Avec Robert Mitchum et Lilian Gish.
1955.

CHARLES LAUGHTON avait le corps d'un ogre mais le cœur d'un enfant. Pas étonnant que dans le seul film qu'il ait réalisé, on retrouve un terrifiant psychopathe et deux adorables enfants, le premier livrant une chasse sans merci aux seconds. Un admirable conte cruel aux accents expressionnistes, qui mêle la poésie au merveilleux, le réalisme au fantastique, et les terreurs infantiles aux dérèglements des adultes. Avec Robert Mitchum dans la peau du chasseur.
(À la Cinémathèque québécoise, vendredi 22 à 20h35)

Jules et Jim

De François Truffaut.
Avec Jeanne Moreau, Oskar Werner et Henri Serre.
1961.

AMIS FIDÈLES et inséparables, Jules et Jim aiment une même femme qui s'appelle Catherine. Duo amical et triangle amoureux, poids de l'amitié et prix de l'amour, musique des sentiments présents et souffrance des émotions passées : tout cela nous est raconté par Truffaut avec un humour en bémol dans ce film magnifique, qui ne ressemble à aucun autre et qui porte aux limites de la très soutenable légèreté de l'être la grâce naturelle de Jeanne Moreau. (À la Cinémathèque québécoise, mardi 19 à 18h35.)

Psycho

D'Alfred Hitchcock.
Avec Anthony Perkins, Janet Leigh.
1960.

APRES la sortie de ce suspense signé par le Maître du genre, les femmes du monde entier n'ont plus jamais pris leur douche avec la



Jeanne Moreau dans Jules et Jim.

même innocente. C'était trois ans avant *The Birds*, et les vacanciers du monde entier ne virent plus jamais du même oeil narquois voler les mouettes. Il y a des images qui s'incrusteront dans nos têtes comme le jaspe dans le marbre, et les images de ce cher Hitch sont assurément de celles-là : sans elles, la face du monde — et du cinéma — en eût été changée.
(À la Cinémathèque québécoise, mardi 19 à 20h35)

La source

D'Ingmar Bergman.
Avec Max Von Sydow, Brigitta Peterson, Gunnell Lindblom.
1959.

UNE JEUNE FILLE en fleurs est violée et tuée par trois bergers qui, le jour même, s'arrêtent dans la maison du père de leur victime. Lequel découvre bientôt la vérité et prépare alors à ses hôtes une terrible vengeance. Seconde incursion de Bergman dans le Moyen-Âge, cette ballade du temps jadis est d'une cruauté sans exemple, d'une beauté sévère, d'un tragique troublant comme le sang d'une vierge sur la lame d'un couteau.
(Au *Ouïmetoscope* dimanche 17 à 21h30 et jeudi 21 à 19h)

CINÉMA

Un méchant pétard... mouillé

BODY OF EVIDENCE

De Uli Edel. Avec Madonna, Willem Dafoe, Anne Archer, Joe Mantegna.
Scénario : Brad Mirman. Image : Doug Milsome. Musique : Graeme Revell. E.-U., 1992.

Alain Charbonneau

LE RIDICULE tue depuis toujours mais croyez-moi, il n'a jamais frappé aussi fort que dans *Body of Evidence*. Ce thriller érotico-juridique récolterait le lot complet des palmes du risible, si elles existaient, et il est plus que tentant d'inviter les fervents adeptes du second degré à aller le voir, histoire de se dilater la rate un peu — ce qu'ont d'ailleurs fait joyeusement journalistes et critiques lors de la projection de presse. Car dans le genre pétard mouillé, on ne fait pas mieux.

De toute évidence, l'ineffable Uli Edel (*Moi, Christiane F...*, *Last Exit to Brooklyn*), de triste mémoire tous les deux) n'a pas mesuré les risques qu'il prenait en accordant à Madonna le premier rôle : celui d'une bombe sexuelle sado au look rétro Marlene Dietrich, qu'on accuse d'user de son corps comme d'une arme pour envoyer *ad patres* ses amants, quinquagénaires et cardiopathes, et pour ainsi faire main basse sur leur héritage. Flanquée de Willem Dafoe, qui joue l'avocat de la défense victime du magnétisme de sa cliente sulfureuse, la reine du scandale à rabais prouve une fois de plus qu'elle ne sait pas négocier un plan de plus de 5 secondes, passé lesquelles la pauvreté de son interprétation devient criante — ce dont s'était déjà plaint Woody Allen.

Mais là où le bât blesse cruellement, c'est dans certaines répliques d'une parfaite insignifiance, qui semblent avoir été écrites expressément pour faire double sens dans la bouche de la chanteuse de *Like A Virgin*. Il n'est pas rare en effet qu'en écoutant le personnage, ce soit la star qu'on entende. L'effet boomerang, quoi! Les mots sont écrits pour l'une, mais collent à l'autre. D'où le ridicule : entendre Madonna révéler, les yeux baignés de larmes, que son amant lui a pré-féré un homme, cela tient presque



Willem Dafoe et Madonna en pleine salle d'audiences. Le thriller réalisé par Uli Edel tombe à plat.

de la satire involontaire. Le scénariste était soit complètement inconscient soit profondément pervers. Et je dis rien des quelques scènes épicées, qu'on a tournées comme si on était en plein mélo.

Pour le reste, le scénario de ce suspense juridique est calqué sur la trame du classique *Witness for the Prosecution*, qu'on a pimanté selon le goût du jour d'un érotisme soft modèle *9 1/2 Weeks*, avec en prime une ou deux scènes d'un sadisme si inoffensif que là encore le rire est de mise. *Body of Evidence* porte en fait

sur lui tous les signes de l'essoufflement du cinéma américain en général, et de ses scénaristes en particulier pour qui le thriller érotique est devenu pain béni, comme en témoignent les sorties récentes de *Fatale Attraction*, *Final Analysis* et *Basic Instinct*, pour ne citer que les plus connus. Rien de plus normal : les prétendues scènes de baise, ils n'ont pas à les écrire, ce sont les réalisateurs et, à la limite, les responsables du casting qui les écrivent pour eux.

Mais entre le thriller à scandale

qu'il a voulu faire et le pétard mouillé qu'il a fait, la distance est ici telle, qu'on se demande comment il se fait que par respect pour son projet d'origine, le réalisateur n'ait pas noyé son produit dans le boçal. Avec son insupportable musique de «sirup en canne», *Body of Evidence* s'annonce d'ores et déjà comme le bide de l'année. Sa seule chance d'être reconnu un tant soit peu, ce serait de passer du rayon des suspenses à celui des comédies. Et là-dessus, je doute que réalisateur et producteur donnent leur accord.

LE PHANTOM TIENT CES PLACES EN RÉSERVE POUR VOUS.

MISE À JOUR SUR LES BILLETS

HORAIRE DES REPRÉSENTATIONS DU 16 JANVIER AU 4 MARS

REPRÉSENTATIONS	EMPLACEMENT	MAR. AU JEU 20 H	VEND. ET SAM. 20 H	SAM. 14 H DIM. 15 H	MERC. 14 H
DU 16 JAN. AU 24	PARTERRE-AVANT-CORBEILLE	LIMITÉ	TRES LIMITÉ	LIMITÉ	DISPONIBLE
	PARTERRE-CORBEILLE-ARRIÈRE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	LIMITÉ
	BALCON	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	TRES LIMITÉ
DU 26 JAN AU 31	PARTERRE-AVANT-CORBEILLE	LIMITÉ	TRES LIMITÉ	LIMITÉ	DISPONIBLE
	PARTERRE-CORBEILLE-ARRIÈRE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	LIMITÉ
	BALCON	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	TRES LIMITÉ
DU 2 FÉV. AU 7	PARTERRE-AVANT-CORBEILLE	LIMITÉ	TRES LIMITÉ	LIMITÉ	DISPONIBLE
	PARTERRE-CORBEILLE-ARRIÈRE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	LIMITÉ
	BALCON	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	TRES LIMITÉ
DU 9 FÉV. AU 14	PARTERRE-AVANT-CORBEILLE	LIMITÉ	TRES LIMITÉ	LIMITÉ	DISPONIBLE
	PARTERRE-CORBEILLE-ARRIÈRE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	LIMITÉ
	BALCON	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	TRES LIMITÉ
DU 16 FÉV. AU 21	PARTERRE-AVANT-CORBEILLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE
	PARTERRE-CORBEILLE-ARRIÈRE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE
	BALCON	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE
DU 23 FÉV. AU 28	PARTERRE-AVANT-CORBEILLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE
	PARTERRE-CORBEILLE-ARRIÈRE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE
	BALCON	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE
DU 2 MARS AU 4	PARTERRE-AVANT-CORBEILLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE
	PARTERRE-CORBEILLE-ARRIÈRE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE
	BALCON	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE	DISPONIBLE

The PHANTOM of the OPERA

de ANDREW LLOYD WEBBER
mis en scène par HAROLD PRINCE

REPRISE POUR UN TEMPS LIMITÉ! RÉSERVEZ UNE SOIRÉE AVEC LE PHANTOM (514) 790-2222

Réservez une place de choix grâce à Avant-première de American Express. Composez le (514) 790-0300.

Maintenant jusqu'au 4 mars 1993! Billets également en vente au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster (situés dans certains magasins de la Baie)

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, Montréal. Groups (20 et plus) téléphonez: (514) 874-9153 au Québec; (416) 925-7466 en dehors du Québec

PÉDAGOGUES ET DIRECTEURS (TRICES) D'ÉCOLES

Ne tardez pas! Réservez dès aujourd'hui des places pour vos étudiants dans le Programme éducatif du Phantom. Pour obtenir plus de détails et vous renseigner au sujet du transport gratuit par autobus, téléphonez au: (514) 874-9153.

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

LES CONCERTS AIR CANADA

Jeffrey Tate, chef

Mardi 19 et mercredi 20 janvier, 20h00

HANDEL-HARTY: Water Music
HAYDN: Symphonie no 104 «Londres»
HOLST: Suite «St. Paul»
ELGAR: Ouverture «Cockaigne»

Co-commanditaire: Succession J.-A. DeSève

BILLETS: 9,25\$ 19,25\$ 26,00\$ 35,50\$

LES MATINS SYMPHONIQUES MÉTRO

Jeffrey Tate, chef

Mercredi 20 janvier, 10h30

HANDEL-HARTY: Water Music
HOLST: Suite «St. Paul»
HAYDN: Symphonie no 104 «Londres»

BILLETS: 15,08\$ (taxes incluses)

Les dimanches STANDARD LIFE

Charles Dutoit, chef
Artur Pizarro, piano

Dimanche 24 janvier, 14h30

LISZT: Tasso
MOZART: Concerto pour piano no 6, K. 238
RACHMANINOV: L'Île des Morts, opus 29
TCHAIKOVSKI: Roméo et Juliette

Co-commanditaire: PIRELLA GÖTTSCHE LOWE

BILLETS: 7,75\$ 12,25\$ 16,50\$

LES GRANDS CONCERTS

Charles Dutoit, chef
Cho-Liang Lin, violon

Mardi 26 et mercredi 27 janvier, 20h00

BERLIOZ: Ouverture «Le Roi Lear»
NIELSEN: Concerto pour violon, opus 33 (première à l'OSM)
TCHAIKOVSKI: Symphonie no 4, opus 36

Commanditaires: 26 janvier: ALCAN 27 janvier: Cadillac

BILLETS: 9,25\$ 19,25\$ 27,00\$ 37,50\$

SALLE WILFRID-PELLETIER
EN VENTE À L'OSM: 842-9951 ET AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS: 842-2112 (taxes et redevance Place des Arts en sus)

CINÉMA

Temps morts au pays des mal aimées



Thérèse (Laura Duthilleul), Raïssa (Maria Schneider) et Henriette (Claire Nebout), les trois rescapées de la vie en permission de 24 heures.

Au pays des Juliets

Écrit et réalisé par Mehdi Charef, avec Maria Schneider, Laure Duthilleul, Claire Nebout. Image: Gérard de Battista. Son: Pierre Gamet et Bernard Chaumeil. Montage: Christian Dior. France, 1992, 94 minutes. Au Nouvel Elysée.

Francine Laurendeau

UN COIN de France, c'est le matin et il fait beau. Une à une, trois femmes sortent de la prison et s'acheminent vers la gare. Silencieuse et crispée dans son tailleur sombre et ses hauts talons, Raïssa (Maria Schneider) a tout de la petite bourgeoise. Thérèse (Laure Duthilleul) est douce et mystérieuse. Tandis que ce qui frappe d'abord chez Henriette (Claire Nebout), c'est son côté foncée. C'est Henriette qui, découvrant qu'il y a grève de chemins de fer, a le réflexe d'emprunter une voiture pour rouler vers Lyon. Elle y fait monter ses compagnes d'infortune et la situation s'éclaircit peu à peu: ces trois femmes, qui ne se connaissent pas encore, purgent d'assez longues peines. C'est leur première permission, une permission de vingt-quatre heures. Et cette grève est d'autant plus malvenue que Raïssa aurait voulu se rendre à Paris et Thérèse à Toulouse. Elle vont devoir se contenter d'arpenter le bitume de la région lyonnaise. C'est à Lyon qu'Henriette a des comptes à régler et qu'elle lance ses imprécations, vomissant cette ville où elle a connu une enfance malheureuse, entre l'absence de sa mère et la haine de sa grand-mère. Thérèse aussi se plaint d'avoir été mal aimée par ses parents. Chaque fois qu'elle passe devant une cabine téléphonique, Raïssa compose fiévreusement un numéro. Mais devant une bière ou un café, c'est la détente. On se sourit, on se souvient du premier amant, on s'offre une pâtisserie, on se laisse aller aux confidences. Et nous saurons bientôt que l'une est une inconsciente infantile, que l'autre, terroriste, a

posé des bombes; tandis que la troisième a tué son mari et ne se remet pas du silence de son fils. Je vous laisse découvrir la suite.

Mehdi Charef a débuté au cinéma par *Le Thé au harem d'Archimède* (déformation beur de «théorème d'Archimède»), témoignage chaleureux et attachant sur une jeunesse défavorisée. Ce furent par la suite *Miss Mona* où Jean Carmet incarnait, inoubliable, un travesti, et *Camille* dont Marcel Martin écrivait que Charef y affirmait une fois de plus la sensibilité sans attendrissement et la hardiesse sans exhibitionnisme qu'il manifeste dans sa peinture des marginaux de la société et des estropiés du cœur.

Je n'ai pas vu ces deux derniers films mais je constate la continuité dont fait preuve leur réalisateur, chaque fois auteur à part entière puisqu'il écrit lui-même ses scénarios. Marginales de la société et estropiées du cœur, ses trois héroïnes font appel à notre pitié. «Voyez, nous disent-elles, nous ne sommes pas coupables, nous sommes les victimes d'une société qui n'a pas su nous accepter, nous aimer.»

Le message est clair, trop clair peut-être. D'autant plus qu'il est le plus souvent livré face à la caméra, donc face au spectateur pour lequel le film sera principalement une succession de numéros d'actrices pas toujours très vraisemblables mais honnêtement joués, se déroulant à travers une stricte unité de temps (vingt-quatre heures) et de lieu (la région lyonnaise?) en tout cas de très beaux paysages urbains choisis et filmés avec une grande sensibilité.

Enfin, si on ajoute que Mehdi Charef parsème discrètement le tout d'allusions cinéphiliques (de brèves images d'*A bout de souffle* et de *La Strada*, ainsi qu'un hommage à Anna Magnani, Ava Gardner et Juliet Berto), vous comprendrez qu'il s'agit tout de même d'un film sympathique qui comporte quelques beaux moments et que l'on ne saurait balayer du revers de la main.

Le poids d'un coup de crayon

La Sentinelle

D'Arnaud Desplechin, avec Emmanuel Salinger, Thibault de Montalembert, Jean-Louis Richard, Valérie Dreville, Marianne Denicourt, Jean-Luc Boutté, Bruno Todeschini, Philippe Ducloux, Fabrice Desplechin, Emmanuelle Devos, Philippe Laudenbach, Laszlo Szabo. Scénario: Arnaud Desplechin, Pascale Ferran, Noémie Lvovsky, Emmanuel Salinger. Image: Caroline Champetier. Son: Laurent Poirier, Bernard Auboury. Musique originale: Marc Oliver Sommer. France, 1992. 144 minutes. Au Nouvel Elysée.

Francine Laurendeau

FILS d'un attaché militaire français, Mathias a vécu à l'étranger, plus précisément en Allemagne Fédérale où son père est mort en poste et où sa mère a choisi de rester. Après avoir terminé ses études en médecine, le jeune homme rentre dans son pays d'origine: il va vivre à Paris. Mais ça commence mal: dans le train, un curieux douanier le persécute, le soumettant à une fouille et un interrogatoire parfaitement injustifiés. Mathias n'est cependant pas au bout de ses émotions. A la fin d'une éprouvante première journée parisienne, voilà qu'il trouve dans sa valise... une authentique tête de mort. Faut-il ne rien dire et s'en débarrasser? Ou la porter à la police? Fort heureusement pour nous, l'alternative recèle un troisième volet: Mathias va chercher tout seul à déterminer l'identité du défunt, à comprendre qui l'a encombré du funèbre accessoire et dans quel but.

Je ne vous ai pas encore dit qu'interne à l'Institut médico-légal, c'est-à-dire à la morgue, le jeune homme est remarquablement préparé et outillé pour mener son enquête qui sera le fil conducteur du film. J'aurais dit le fil conducteur. Car Desplechin nous mène à travers un uni-

vers à la fois étrange et familier, prosaïque et troublant, concret et pourtant aux frontières du fantastique.

Avec une caméra tranquille, au ras des regards et des objets, il explore la quotidienne étrangeté des rapports humains. La solitude. La difficulté de s'acclimater à un milieu nouveau, de se sentir, tout français que l'on soit, étranger à Paris; de s'y sentir différent et mal reçu. Le seul monde où Mathias semble évoluer à l'aise, c'est le monde factice des familles de diplomates, qui sont chez eux partout et nulle part.

Cette alternance de rejet et d'attraction, il la ressent auprès de sa soeur Marie qui, elle, a coupé très tôt le cordon ombilical pour faire sa vie à Paris où elle tente une carrière de chanteuse. Il la ressent auprès des femmes en général, mais aussi auprès des hommes dont il voudrait être l'ami. Et toutes ces petites hésitations et maladroites finissent par composer un personnage à la fois fluctuant et résolu, qui touche, désarçonne et, finalement, captive l'intérêt.

Portée par les musiques — celles classiques, du cercle de Marie, mais aussi l'originale de Marc Oliver Sommer — *Le poids d'un coup de crayon* l'intrigue s'articule et progresse avec, en exergue, l'anecdote de Churchill et Staline qui, à la fin de la guerre, se partagèrent l'Europe d'un léger trait de crayon, avec une superbe inconséquence; et, en filigrane, les prodigieux bouleversements de l'histoire actuelle qui semblent venir boucler la boucle de Yalta. On peut trouver que ce film est un peu trop long. On peut être dérangé par son dénouement. Mais il ne faudrait surtout pas, pour des réserves mineures, rater ce premier long métrage au ton personnel et déclencheur d'impressions inusitées. Un film singulier, foisonnant d'idées inexplorées.



Emmanuel Salinger dans *La sentinelle*, d'Arnaud Desplechin.

LA BELLE HISTOIRE
UN FILM DE CLAUDE LELOUCH
5e MOIS
CENTRE-VILLE 849-FILM
2001 Université, métro McGill

PERDRE UN ÊTRE CHER C'EST DIFFICILE.
PERDRE L'ESPOIR C'EST INTOLÉRABLE.

L'Association du diabète du Québec investit la totalité des dons «In Memoriam» dans la recherche.

NE LAISSEZ PAS FONDRE VOS DERNIERS ESPOIRS!

Association du diabète du Québec Inc.
1160, rue Panet
Montréal (Québec)
H2L 2Y2



FAMOUS PLAYERS
THE CRYING GAME 16 ANS+
LOEWS 861-7427 12-15-2-35-4-45-7-05-9-25
CENTRE EATON 865-9739 COUCHE-TARD sam 11-35
750 St-Catherine O. 12-40-3-25-6-15-9-20
FAMOUS PLAYERS 8-931-8095 Tous les soirs 7-10-9-30
1880 Ave. Joliette 12-05-2-25-4-45-7-05-9-30
STE-ADELE 225-7655 vendredi 8-15
PRIME - 24 rue Morin samedi 7-15-10-00
dimanche à jeudi 8-00

9e MOIS!
INDOCHINE
PARISIEN 866-3856
480 St-Catherine O. 1-00-4-30-8-00

L'accompagnatrice
PARISIEN 866-3856 1-30-4-00-6-30-9-00
CENTRE LAVAL 688-7776 Tous les soirs 7-10-9-30
1600 Le Collège sam dim 12-20-2-30-4-50-7-10-9-30
STE-ADELE 225-7655 Tous les soirs 8-45
PRIME - 26 rue Morin samedi 9-00

"Fascinant, un plaisir assuré!...
A ne pas manquer sous aucun prétexte!"
— Alain Charbonneau, LE DEVOIR

SENTINELLE
Un film de ARNEAUD DESPLECHIN

EMMANUEL SALIGER
BRUNO TODESCHINI
MARIANNE DENICOURT

COMPÉTITION OFFICIELLE
CANNES '92

à l'affiche NOUVEL ELYSÉE 288-1857 35 rue Milton ven., sam. et dim.: 1:00 - 4:00 - 9:00 du lundi au jeudi: 4:30 - 9:15

Jordi Savall, «gambiste du siècle»

Marie Laurier

«LA MUSIQUE fait partie de ma vie à part entière et dans cet esprit j'estime qu'elle est davantage une vocation qu'une profession. Mes autres activités ne sont que des compléments de cette source essentielle.»

Rejoint par le DEVOIR à Barcelone, Jordi Savall consent à nous livrer quelques bribes de ses pensées, en préalable à sa venue à Montréal à la fin de ce mois. Il connaît bien le Québec pour y avoir été invité à donner des classes de maître et des récitals de viole de gambe au Studio de musique ancienne de Montréal en 1982, de nouveau son hôte du 27 au 30 janvier. Mais cette fois sa réputation internationale est solidement établie et le précède grâce au superbe film *Tous les matins du monde* dans lequel il assume l'interprétation de la bande sonore et soutient l'histoire des protagonistes, Marin Marais et du Sieur de Sainte-Colombe en interprétant leurs oeuvres à la viole de gambe, un instrument qu'il a aussi révélé à des mélomanes ébaudis et qui devait le catapulter dans le panthéon des plus grands interprètes de cet ancêtre du violoncelle.

«En général, ce film a été fort bien accueilli un peu partout, admet-il sans fausse modestie. Une réaction que je ne pouvais prévoir puisque c'était ma première expérience cinématographique. Ce fut une véritable explosion d'intérêt pour un instrument ancien qui avait été oublié et qui était mis tout à coup sur la sellette. Ce fut une véritable surprise pour moi qui travaille depuis trente ans sur cet instrument et qui n'a plus l'impact de la nouveauté, bien que cet engouement soit partagé désormais par de plus en plus de musiciens.» A Barcelone et dans toute l'Espagne, en Italie et en France et plus récemment au Japon, la viole de gambe connaît une popularité fulgurante.

Sans le savoir, le cinéaste Alain Corneau qui a eu cette brillante idée de nous raconter en images le roman de Pascal Quignard, a ouvert



Jordi Savall est à l'origine de l'engouement qu'on éprouve maintenant pour la viole de gambe.

en quelque sorte une nouvelle carrière à Jordi Savall: «Je travaille présentement sur deux projets de films, un espagnol sur lequel je ne saurais donner de détail pour l'instant et un long métrage français, une nouvelle version de la vie de Jeanne d'Arc du cinéaste Jacques Rivet. «Ma contribution sera sensiblement la même que pour le film de Corneau qui m'a fait plonger dans le répertoire du 17e siècle, soit

la recherche et l'interprétation de la musique d'accompagnement d'une époque encore plus ancienne, celle du début du 15e siècle. Le tournage se fait en ce moment en France et la trame sonore sera intégrée cet été pour la sortie du film, vraisemblablement en décembre.»

Un coup de foudre

Celui que l'on surnomme «le gambiste du siècle» a donc plusieurs

cordes à son arc, c'est le cas de le dire. En plus d'être un interprète fort en demande, depuis quinze ans il est de plus en plus actif en direction d'orchestre et il fut pendant 20 ans professeur, un poste qu'il a dû abandonner non sans avoir formé de nombreux élèves qui volent maintenant de leurs propres ailes, lui laissant par le fait même plus de temps pour la composition. «J'aime bien diversifier mes points d'intérêt mais toujours avec le même fil conducteur: travailler de la belle musique avec de bons musiciens. Ainsi je peux passer facilement du récital à la direction d'orchestre, interpréter de la musique des différentes époques depuis celle du Moyen-âge et des pèlerinages à Saint-Jacques-de-Compostelle, de la Renaissance, de l'ère baroque.»

Quand a-t-il éprouvé ce coup de foudre pour la viole de gambe? «En 1965, en fréquentant la Bibliothèque nationale de Paris, tout en approfondissant mes recherches musicologiques, j'ai découvert la richesse de cet instrument et de son répertoire par le biais du compositeur Marin Marais, une musique que l'on transposait volontiers au violoncelle. Cela m'a convaincu que la viole de gambe, ainsi appelée par-

ce qu'elle se joue appuyée sur ou entre les jambes contrairement à la viole de bras ou violon qui se joue à l'épaule soutenue par le bras, fait partie d'une tradition très ancienne des instruments à cordes et qu'elle est par conséquent idéale pour la musique de chambre, avec la magie de sa résonance, l'intensité et la profondeur de son message, la spiritualité et aussi la sensualité qui se dégage de cet univers sonore. Dès ce moment, j'ai décidé de poursuivre mes recherches pour réhabiliter cet instrument.»

D'autant que qu'il lui fallait se distinguer du grand violoncelliste Pablo Casals, son compatriote mondialement vénéré. «Contrairement à ce que l'on a déjà dit, je n'ai malheureusement pas eu Casals comme professeur puisqu'il était absent du pays au moment où je faisais mes études, comme exilé du régime franquiste. Plus tard, j'ai eu l'occasion de le rencontrer en France et dans différents festivals européens, d'admirer son immense talent et sa capacité artistique extraordinaire. Il était d'une grande rigueur et d'une maturité rayonnante. Nous partageons la même admiration pour Bach et son art de la fugue. Mais comme il n'y a qu'un seul Casals et que je ne pouvais décemment aspirer à atteindre sa notoriété, je me suis orienté différemment et opté pour mes recherches sur la viole de gambe, l'exploration d'un répertoire nouveau.»

Chercheur de musique ancienne

Né à Barcelone en 1941, Jordi Savall a commencé à six ans à s'intéresser à la musique, d'abord comme petit chanteur dans les chorales d'église. «J'étais fasciné par la musique grégorienne, polyphonique et sacrée et j'ai chanté jusqu'à 17 ans pour me rendre compte que je ne voulais pas faire autre chose que de la musique.» Etudiant en violoncelle au conservatoire, conscient de la place unique occupée par Casals, il innove à sa façon en remettant la viole de gambe à la mode dans le monde entier pour devenir le maître incontesté de cet instrument oublié

depuis la fin du 17e siècle, âge d'or des grands compositeurs François Couperin, Marin Marais et A. Forqueray. Ses recherches l'amènent à redécouvrir des oeuvres de compositeurs précédemment inconnus tels Coprario, Cererols, Ferrabosco, Ortiz et Guerrero.

En 1974, avec sa femme la soprano Montserrat Figueras qui poursuit des recherches similaires aux siennes dans le domaine vocal, il fonde en Suisse l'ensemble Hespèrion XX. Revenu à Barcelone, il crée en 1987 La Capella Reial, un ensemble vocal et instrumental qui se consacre à l'interprétation de la musique méditerranéenne, principalement hispanique. Le premier enregistrement de ce groupe, deux messes de Joan Cereols, se voit décerner le Grand prix de l'Académie du disque français. En 1989, il fonde le Concert des Nations qui se consacre à l'interprétation de la musique française de l'apogée de l'ère baroque.

Comme tout musicien, Jordi Savall a ses favoris: «Il y a des oeuvres qui me touchent plus que d'autres. Je ne me lasse jamais d'écouter Monteverdi, Marais, Couperin, Bach, Mozart, Guerrero... Encore que nommer des compositeurs, c'est oublier tous les autres et c'est injuste pour eux...» Sa discographie révèle d'ailleurs son éclectisme: elle contient quelque 80 enregistrements dont plusieurs séries importantes de musique française, italienne, espagnole et allemande sous diverses étiquettes. En dépit d'un calendrier de travail rempli jusqu'en 1995, Jordi Savall sait se réserver quelques loisirs en compagnie de sa femme, de sa fille de 20 ans et de son fils de 13 ans.

Avant de prendre congé, Jordi Savall qui s'exprime dans un excellent français prend bien soin de préciser que la relève des interprètes pour la viole de gambe est assurée: «Croyez bien que je ne suis pas le seul à maîtriser cet instrument. Des jeunes de grand talent s'y adonnent et je suis leur travail avec grand intérêt. Il m'arrive de les conseiller à l'occasion, mais ils font très bien leur chemin tout seuls.»

DISQUES CLASSIQUES

RCA ressuscite Rachmaninov

Serge Rachmaninov par lui-même

Les 4 Concertos et la Rhapsodie sur un thème de Paganini, Préludes, Etudes-tableaux et autres pièces pour piano seul; *Symphonie no. 3. L'île des morts et Vocalise* pour orchestre; **Beethoven**: Sonate op. 30 no. 3, **Schubert**, Sonate D. 574 et **Grieg**, Sonate op. 45, avec le violoniste Fritz Kreisler; **Beethoven**, 32 *Variations WoO. 80*, **Chopin**, *Sonate no. 2 op. 35*, **Schumann**, *Carnaval op. 9* et autres pièces de Daquin, Bach, Scarlatti, Handel, Gluck, Mozart, Mendelssohn, Liszt, Scriabine, Borodine, Tchaïkovski, Moskovski, Paderewski, Saint-Saëns Strauss Debussy, Dohnányi, etc.; transcriptions de Bach, Bizet, Kreisler, Mendelssohn, Moussorgski, Rimski-Korsakov, Schubert et Tchaïkovski. RCA Victor 09026-61265-2, coffret de 10 disques.

Carol Bergeron

IL S'AGIT LÀ, bien entendu, d'un

événement discographique considérable qui rassemble, en audio-numérique, l'intégralité, ou presque, des enregistrements Edison et RCA Victor réalisés aux Etats-Unis entre 1919 et 1942 par Rachmaninov. On sait la place préminente que ce musicien russe occupe dans l'histoire du piano, aussi, était-il souhaitable qu'en cette année du 50e anniversaire de sa mort, une réédition décapante fut faite des gravures qu'il laissa à la postérité.

Troisième de six enfants, Sergei Rachmaninov naquit en 1873 à Ong, dans la province de Novgorod. Il entre au conservatoire de Saint-Petersbourg à neuf ans, puis, en 1885, s'inscrit à celui de Moscou où il travaille le piano avec Nikolai Zverev et son cousin Alexandre Siloti (élève de Liszt), la composition avec Serge Taneyev qui avait connu le milieu musical français. C'est chez Zverev qu'il rencontre Anton Rubinstein et Tchaïkovski qui lui témoignent un vif intérêt.

Parallèlement au piano et à la composition, il s'intéresse avec autant de talent à la direction d'orchestre. A ce titre il sera engagé au Théâtre Bolshoi et refusera, lors de sa première tournée en Amérique (1909), la direction du Boston Symphony. Ruiné par la Révolution de 1917, il quitte définitivement la Russie et entreprend, à l'âge de 45, une carrière de pianiste dans laquelle il canalise presque toutes ses énergies: il n'écrit plus que quelques oeuvres et ne remontera sur le podium qu'à de rares occasions.

«Jeune homme, je vois un brillant avenir inscrit sur votre visage» lui avait dit Anton Tchekhov après un récital donné à Yalta et au cours duquel Rachmaninov avait accompagné la basse Feodor Chaliapine. Si la réalité dépassa la prédiction de l'écrivain, le doute ne le quitta jamais; au soir de sa vie, il s'interrogeait encore sur la pertinence de chasser trois lièvres à la fois.

D'aucuns diront en effet que profondément marquée par le romantisme du 19e siècle, son oeuvre passa à côté de l'évolution moderniste de la musique à laquelle participèrent les Scriabine, Stravinsky et d'autres, moins connus, comme

Feinberg, Obouhov, Roslavet et Vichnegradsky qui travaillèrent à Saint-Petersbourg et à Moscou avant 1918.

Digne représentant de la tendance conservatrice russe, Rachmaninov laissa néanmoins des partitions d'une rare efficacité instrumentale. Ses *Préludes* et ses *Etudes-tableaux* se comparent à leurs modèles «chopinien» et «lisztiens» par la valeur du contenu musical. Et ses pièces concertantes (les quatre *Concertos* et la *Rhapsodie sur un thème de Paganini*), n'ont-elles pas intégré le répertoire et franchi aisément l'épreuve du temps? Quant aux pages pour orchestre, elles méritent une oreille sensible à la beauté des alliages instrumentaux qu'elles recèlent.

Sans doute aimerions-nous entendre les Debussy, Elgar, Berlioz, Richard Strauss, Brahms, Franck, Glinka et Scriabine qu'il programma à ses nombreux concerts à la tête de l'Orchestre Philharmonique de Moscou, entre 1911 et 1914. Et que dire de la *Totendanz* et des deux *Concertos* de Liszt, du *Premier* de Beethoven et de ceux de Tchaïkovsky et Schumann qu'il joua en concert en Amérique, et dont on ne possède même pas un enregistrement pirate?

Avant de publier cette collection commémorative, la firme RCA Victor a mené une recherche très active dans l'espoir de retrouver d'autres enregistrements que les siens et ceux effectués en 1919 pour l'Edison Company. A leur sujet, on notera que la nouvelle réédition ne reprend pas systématiquement les mêmes prises qui furent retenues pour la réédition de 1973 — il faut savoir que chaque pièce avait fait l'objet de trois prises différentes que Monsieur Edison avait diffusées sans tenir compte des préférences de l'interprète. Le choix des prises RCA est demeuré identique. Seule la première version (1924) du *Second concerto* a-t-elle retrouvé son aspect d'origine, considérant qu'en microsillon, la restauration intégrale n'avait pas été possible puisqu'une portion du premier mouvement avait été perdue.

De 1997 à 1989, RCA fit paraître trois CD (5997-2-RC, 6659-2-RC et 7766-2-RC) contenant les oeuvres concertantes et des pages pour piano seul. Ceux qui les ont écoutés ont probablement été déçus de la qualité douteuse des repiquages qui avaient gardé, aussi précieusement que la musique, les bruits de surface des vénérables 78 tours. De plus, le très populaire *Concerto no. 2* (ver-

sion de 1929) avait été recopié à partir d'une platine qui tournait trop rapidement — ce qui avait haussé le diapason du premier mouvement d'un demi-ton.

Cette fois-ci, les ingénieurs des laboratoires RCA se sont donnés les moyens d'extraire tous ces grattoillais, cliquetis et chuintements qui distraient l'écoute des «vieilles cires». Le résultat m'est apparu sensationnel. Comparable à un bruit de bande, le résidu qui persiste n'embrouille jamais le message de Rachmaninov. Tout sonne tellement mieux: le piano, d'abord et avant tout, le violon de Fritz Kreisler (superbe!) et le Philadelphia Orchestra sous la conduite du maître.

Comparer ces magnifiques restaurations avec ces tentatives malheureuses publiées chez Pearl (Gem CD 9414), chez Music Memoriam (MM 30271), chez Fedelio (8819, 8822, 8830), c'est comprendre que la technologie moderne peut accomplir des miracles. On regrettera seulement que RCA Victor n'ait pas mis autant de soin à la rédaction du livret. Rédigé uniquement en anglais, il n'est plus que l'ombre de celui qui accompagnait l'édition en cinq coffrets (15 disques noirs) du centenaire de la naissance du génial musicien.

Jusqu'au bout du monde

Trois lectures spectaculaires réunissant trois auteurs néo-québécois.

lundi 11 janvier 1993 à 20h — Bulgarie

La Fêlure

de Sonia Anguelova
mise en lecture d' Alice Ronfard

lundi 18 janvier 1993 à 20h — Chili

L'Attente

de Miguel Retamal
mise en lecture de Guy Beausoleil

dimanche 24 janvier 1993 à 20h — Liban

Willy Protagoras enfermé dans les toilettes

de Wajdi Mouawad
mise en lecture de Pol Pelletier

théâtre d'aujourd'hui

3900, rue Saint-Denis, Montréal

Réervations: 282-3900

ENTRÉE LIBRE

théâtre du nouveau monde



UN RENDEZ-VOUS AVEC SOPHIE CLÉMENT NORMAND D'AMOUR ANNE DORVAL ROBERT GRAVEL LOUISE MARLEAU MARIE MICHAUD GUY NADON JEAN-RENÉ OUELLET ANDRÉ ROBITAILLE GILBERT SICOtte MARIE TIFO

théâtre du nouveau monde

UN BON SPÉCTACLE S'APPELLE UN AUSTRI!

LES BEAUX dimanches

DE MARCEL DUBÉ

MISE EN SCÈNE DE LORRAINE PINTAL

PROFITEZ DE NOS TARIFS DE PRÉVENTE
COMPLET: 21-22 FÉV. '93

ET LES CONCEPTEURS ANGELO BARSETTI MICHEL BEAULIEU JEAN-MARIE GUAY FRANÇOIS LAPLANTE CLAUDE LEMELIN DANIELÉ LÉVESQUE PHILIPPE MÉNARD

DU 19 JANVIER AU 13 FÉVRIER 1993

MARDI AU VENDREDI: 20H • SAMEDI: 16H ET 21H

Une présentation de Hydro Québec

Le meilleur de nous mêmes

CITE CKAC75AM

RÉSERVATIONS 861-0563

THÉÂTRE

Création de *Celle-là*, de Daniel Danis, à l'Espace GO

Une nouvelle voix à l'écoute des métamorphoses

Gilbert David

AMOINS que vous n'ayez suivi la «Semaine de la dramaturgie» qu'organise annuellement le Centre des auteurs dramatiques, le nom de Daniel Danis, un auteur du Saguenay qui vient tout juste d'avoir 31 ans, ne vous dira sans doute rien. Mais tous ceux qui, au cours des trois dernières années, ont eu la chance de lire ou d'entendre en lecture publique une pièce de cet auteur, savent déjà que la dramaturgie québécoise peut compter avec une nouvelle voix. Cet auteur qui semble surgir pour ainsi dire de nulle part, écrit un théâtre qui parle au cœur et à l'âme, un théâtre qui nous met en présence de personnages à la fois naïfs et plus grands que nature, dans une langue haletante et suggestive. Un monde.

Encore fallait-il qu'une compagnie permette à l'auteur de connaître son baptême scénique. C'est chose faite depuis mardi dernier, puisque *Celle-là* a pris l'affiche de l'Espace GO, dans une mise en scène de Louise Laprade, une scénographie de Stéphane Roy, des costumes de François Barbeau, des éclairages de Michel Beaulieu et une musique de Vincent Beaulne. Cette pièce à trois personnages est défendue par Isabelle Miquelon, Marc Legault et Jean-François Pichette, dans les rôles respectifs de la Mère, du Vieux et du Fils.

Une parole organique

CELLE-LÀ et *Cendres de cailloux*, une deuxième œuvre qui sera créée dès la saison prochaine, toujours par Espace GO, sont toutes deux habitées par des personnages qui subissent de dures épreuves tout en se montrant très combattifs, ce que révèle leur verbe particulier qui en fait les narrateurs imprévisibles de leur propre subjectivité. Leur force de frappe provient de cette parole organique et passionnelle, traversée d'images fulgurantes qui matérialisent une vision sauvage de leurs vies mutilées.

Ainsi, dans *Celle-là*, on retrouve trois personnages qui, à travers de courtes scènes elliptiques, racontent chacun de son point de vue et pour lui-même l'histoire de leur souffrance commune, de leur mal d'être, de leur déposition fatale. Assujettie au tabou du désir charnel à cause d'une éducation rigide, une femme «sans qualités» — comme un écho actuel de l'anti-héros du célèbre roman de Mutil — se laisse pourtant prendre un jour par un vieil homme lubrique qui, parce qu'il est marié et qu'il veut sauver à tout prix les apparences,

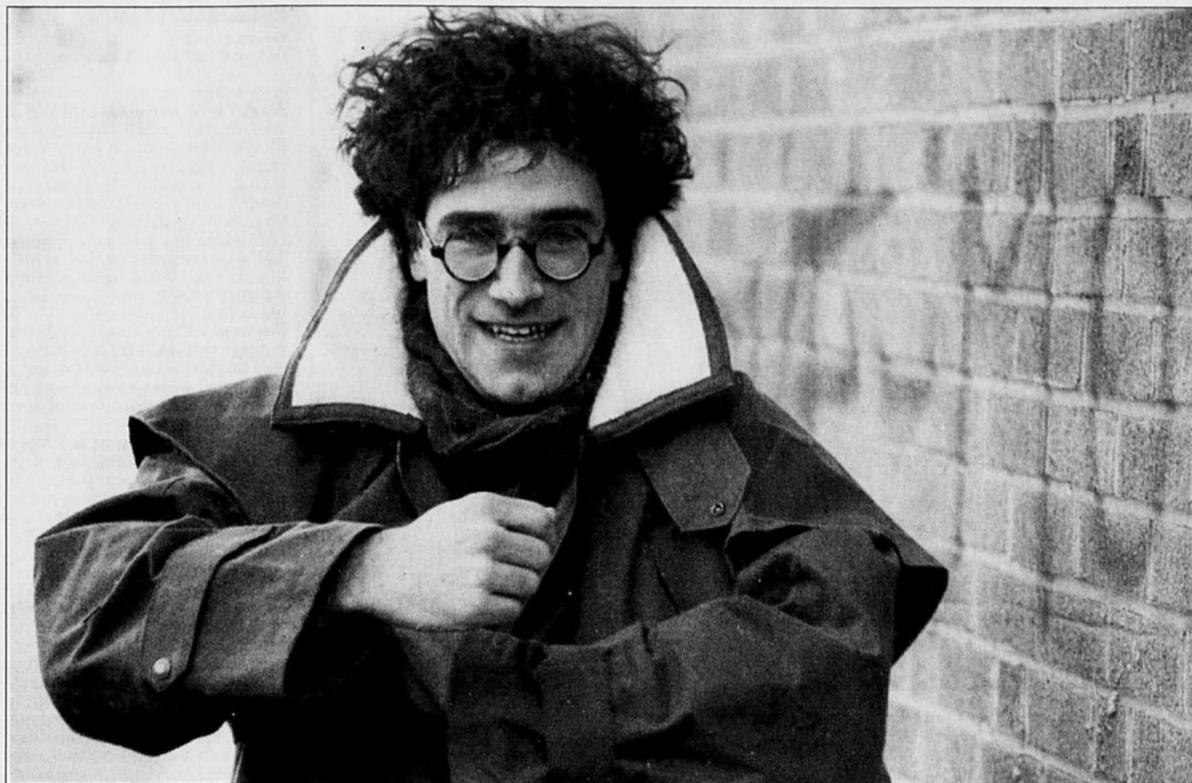


PHOTO JACQUES NADEAU

Daniel Danis écrit un théâtre qui parle au cœur et à l'âme, qui nous met en présence de personnages à la fois naïfs et plus grands que nature.

«Le fait de travailler la matière avec mes mains apporte une jouissance qui vient pour une bonne part de l'intensité du silence intérieur à installer. Il faut accepter de laisser le corps lui-même réagir directement aux matériaux et organiser l'espace autrement. Pour l'écriture, ce n'est pas tout à fait la même partie du cerveau qui est mis en branle. C'est moins immédiat, et il faut attendre que les choses aient atteint un degré de compression extrême avant que a sorte comme un geyser.»

Jusqu'en Avignon

DANIS a écrit une première version de ce «rituel de la parole», comme il dit, en 1989. Le manuscrit ne faisait alors que 18 pages, sans le personnage du Vieux.

Poussé à le faire par sa compagnie de vie, il se décide à envoyer son premier jet au Centre des auteurs dramatiques. La réponse ne se fait pas attendre. On a pressenti dans son manuscrit un auteur

qui ne demande qu'à être accompagné pour donner le meilleur de lui-même. À partir de là, Danis se remet au travail, élargit la matière du *Gâchis* pour en faire ce qui prendra le titre que l'on connaît aujourd'hui. Un deuxième texte mis en chantier parallèlement,

Cendres de cailloux, remporte un prix dans un concours de pièces organisé par le Festival de Maubeuge en France. Cette pièce est alors lue durant le Festival d'Avignon et

publiée conjointement par Actes Sud et Leméac en juillet 1992.

Daniel Danis est né à Hull, il a vécu une bonne partie de son enfance à Rouyn-Noranda, puis son adolescence à Québec. À 18 ans, il part pour Haïti où, durant un mois, il aide un pasteur américain à mettre sur pied un orphelinat. De retour au Québec, il suit une amie jusqu'à Chicoutimi et il s'inscrit dans un programme de psychologie au cégep. Il commence à s'intéresser au théâtre à l'occasion d'une production scolaire. Après ses études collégiales, il décide d'aller passer huit mois à la Faculté Saint-Jean d'Edmonton qui offre, sur papier, un programme en théâtre.

De retour à Chicoutimi, il prend des cours en théâtre à l'université et, durant l'été, il tâte du café-théâtre. En 1983, il passe des auditions au département de danse de l'UQAM — il y présente un solo d'après un poème d'Apollinaire — et au Conservatoire d'art dramatique de Québec. Il est choisi par l'institution de la Vieille Capitale, mais il est renvoyé après un an, «parce que, dit-il, je posais trop de questions sur l'écriture». Revenu au Saguenay, il se lance malgré tout dans diverses expériences scéniques comme animateur, comédien, metteur en scène...

On devine que cette vie de pigiste en théâtre n'est pas de tout repos et qu'il lui faut sacrifier beaucoup d'énergie à des contrats alimentaires. Aussi Danis s'intéresse-t-il bientôt, en solitaire, à l'écriture et aux arts visuels, et il commence alors à réaliser des sculptures-installation où s'impriment les traces de cultures disparues ou mythiques, comme celle des Amazones.

«L'écriture et la sculpture m'ont permis, avance-t-il, de m'autonomiser par rapport au milieu culturel de ma région et de plonger dans mon imaginaire. Le fait de travailler la matière avec ses mains apporte une jouissance qui vient pour une bonne part de l'intensité du silence intérieur à installer. Il faut accepter de laisser le corps lui-même réagir directement aux matériaux et organiser l'espace autrement. Pour l'écriture, ce n'est pas tout à fait la même partie du cerveau qui est mis en branle. C'est moins immédiat, et il faut attendre que les choses aient atteint un degré de compression extrême avant que a sorte comme un geyser.»

Daniel Danis, retenons bien ce nom, car avec lui l'écriture se mesure l'absolu, à travers des personnages d'écorchés vifs qui sont en quête d'un fondement sur-humain. Cette exigence les transfigure et le théâtre avec eux en sort grandi.

Pour le bien de l'amère patrie

Australie 1788

de
TIMBERLAKE WERTENBAKER
TRADUCTION de
HUBERT FIELDENMISE EN SCÈNE de
HENRI CHASSE
ASSISTE de
JOSEF LA BOSSIEREECLAIRAGE de
REJEAN PAQUIN
REGIE
CLAUDINE PARADIS

Ce soir complet

PATRIE

AVEC
SYLVIO ARCHAMBAULT
MANON ARSENAULT
MICHEL CHARETTE
CORINNE CHEVARIER
MARTIN D'AMOURS
JEAN LACHANCE
BRIGITTE LEBLANC
MARCELLA PIZARRO
JEAN-GUY POULIN
CHARLES PREFONTAINELA
LICORNE
RESTAURANT
THÉÂTRE
4650 RUE PAPINEAU
523-2246DU
6 AU 30
JANVIER 1993
DU MARDI AU SAMEDI
20-20H
DIMANCHE
15:00H

UN MONDE NOUVEAU

L'EXPERIENCE SIGNÉE ELIZABETH BOURGET
et JEAN-LUC DENISAVEC SUZY MARRNER, LUC MORISSETTE,
JEAN-STÉPHANE ROY, SOPHIE VAJDA,
et BENOÎT VERMEULEN.Les concepteurs LINDA BRUNELLE,
CAROLE CAQUETTE, DIANE FORTIN,
ERIC MARTEL et JEAN MORIN.en collaboration avec ABC
sponsoring

du 6 JANVIER au 4 FÉVRIER 1993 - 20H30

2 pour 1 du 6 au 16 JANVIER
SUR LE PRIX RÉGULIER ADULTELes billets de la NCT sont aussi disponibles aux guichets du
THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI et de LA LICORNEla nouvelle compagnie théâtrale 4351, St-Jacques Est
Montréal 514-251-8974

salle Fred-Barry

Conception scénographique
et interprétation

ROBERT LEPAGE

Musique et claviers
ROBERT CAUXUne production de
CENTRE NATIONAL DES ARTS D'OTTAWA
LES PRODUCTIONS D'ALBERT DE QUÉBEC
LES PRODUCTIONS AJP DE MONTRÉAL28
du JANVIER au
19
FÉVRIERUN BON
SPECTACLE
EN RAPPELLE
UN AUTRE!Hydro Québec
Le meilleur de nous-mêmes

LES BILLETS DE LA NCT SONT ÉGALEMENT DISPONIBLES AUX GUICHETS DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI ET DE LA LICORNE

LES AIGUILLES
ET L'OPIUMComplet les 5-6-12-13 février
— SUPPLÉMENTAIRES —
Les 18 et 20 février à 20h.NCT la nouvelle compagnie théâtrale 253-8974
salle Denise-Pelletier

Terre promise / Terra promessa

Coproduction des Deux Mondes (Montréal)
et du Teatro dell'Angolo (Turin)Avec Mark Bromilow, France Mercille,
Monique Rioux et Yves SimardMusique et environnement sonore
de Michel Robidoux.SUPPLÉMENTAIRE
Représentation-famille
le samedi 23 janvier à 15hJouée dans près de 100 villes depuis 1989, dont Adelaide, Amsterdam, Bologne, Brisbane,
Bruxelles, Chicago, Essen, Liège, Limoges, Lyon, Mexico, Milan, Montréal, Naples, New
York, Ottawa, Perth, Philadelphie, Pittsburgh, Québec, Rimouski, Rome, Rotterdam,
Strasbourg, Toronto, Turin, Vancouver, Vienne, Winnipeg et Zurich.Au théâtre d'aujourd'hui, du mardi au samedi à 20h;
le dimanche à 15h.

Pour information ou réservation: (514) 282-3900

Un voyage dans le temps
empreint d'humour et de poésie
où une simple pierre
est le témoin muet
de l'évolution de l'humanité.

DISQUES/ chronique

Des disques «soucoupes volantes»

Sylvain Cormier

Jefferson Airplane

Jefferson Airplane Loves You
BMG - Coffret

LE DIMANCHE 6 août 1967, Tex Lecomte donnait deux spectacles au Patriote de la rue Ste-Catherine. À l'Esquire Showbar de la rue Stanley, Billy Stewart, un chanteur noir qui avait connu un certain succès l'année précédente avec une version très soulful de *Summertime*, entamait sa deuxième semaine, «back by popular demand», proclamait la pub. Les Staccatos, un groupe d'Ottawa, et les Stampedeers, de Calgary (forcément), faisaient danser les adolescents pour un dollar au Jardin des Étoiles de La Ronde; une aubaine, même à l'époque. Au Pavillon du Québec, Monique Gaube achevait son séjour. Ricet Barrier sévissait au Café-Campus. Claude Dubois et Raymond Lévesque ouvraient le spectacle de Gilles Vigneault à la Comédie-Canadienne, qui s'inscrivait dans le cadre du Festival de la Chanson. Ce soir-là, Vigneault avait lancé après une gigue un «Vive les pas libres!» bien de circonstance.

Le 6 août, c'était aussi la Journée de la Jeunesse. À l'Expo, on soulignait l'événement par des spectacles continus à la Place des Nations, de 10h à minuit. Dans l'après-midi, Louise Forestier avait précédé Gordon Lightfoot. Pierre Lalonde animait la soirée, présentant divers groupes jazz et folk, une troupe de danse cubaine, et les ineffables Sinners, qui avaient déjà passé une bonne partie de la journée à improviser pendant une parade de «mode à go-go» à L'Agora du Pavillon de la Jeunesse. Il y avait aussi un grand show gratuit sur le terre-plein de la Place Ville-Marie, un «Love-In» organisé par CKGM et présenté par le disc-jockey Buddy Gee. Les



Les Jefferson Airplane, du temps de leur prime jeunesse.

Staccatos, dont la présence au Jardin des Étoiles n'était pas requise avant 17h, avaient parti le bal dès midi avec la très «flower power» *Half Past Midnight*, leur seul véritable succès. Suivaient les deux groupes-vedettes, importés directement du quartier Haight-Ashbury à San Francisco, dont tout le monde avait entendu parler mais que personne n'avait encore vus: le Grateful Dead et le Jefferson Airplane. Le spectacle dura quatre heures. Quatre heures de musique psychédélique en plein centre-ville. C'était à peine croyable alors, ce l'est encore moins aujourd'hui. Y étiez-vous?

L'Airplane joua ce jour-là à peu près le même «set» qu'au Festival Pop de Monterey, moins d'un mois

plus tard: leurs deux grands succès, *Somebody To Love* et *White Rabbit*, l'essentiel de l'album «Surrealistic Pillow», l'hypnotique *Today*, *High Flyin' Bird*, *She Has Funny Cars*, ainsi que deux chansons fraîchement enregistrées, *Young Girl Sunday Blues* et l'interminable *The Ballad Of You & Me & Pooneil*, destinées à l'album suivant. L'Airplane joua comme il jouait toujours, c'est-à-dire au bord du précipice. Musiciens moyens, de formation rock ou folk, ils osaient improviser comme des musiciens de jazz, avec la même audace, mais sans la discipline. Surtout Jorma Kaukonen Jr, le guitariste soliste, qui se plantait deux fois sur trois, mais qui parvenait parfois à piloter l'Airplane jusque dans la stratosphère. Les voix, farouchement différenciées, de Marty Balin et Grace Slick ne se rejoignaient pas toujours dans les refrains: chacun avait sa marge de jeu, et en profitait pleinement. Même la basse envahissante de Jack Casady, la batterie jazzée de Spencer Dryden et la guitare rythmique approximative de Paul Kantner se payaient souvent des sauts en chute libre et n'ouvraient les parachutes qu'en toute dernière extrémité. L'Airplane, c'était avant tout l'exaltant exercice d'une liberté.

Aujourd'hui, il reste des neuf années d'envolées — et d'atterrissages forcés — de l'Airplane (qui devint Starship en 1974) un superbe coffret, *Jefferson Airplane Loves You*. L'objet est

orgique de couleurs et de motifs psychédéliques (qui donnent mal aux yeux), le livret de 64 pages fort

généreux en photos, textes et références (dont une biographie rigoureusement écrite par Jeff Tamarkin, le rédacteur en chef de *Goldmine*, la bible mensuelle des collectionneurs), et les disques conçus pour satisfaire les fans les plus exigeants: des 51 titres, 22 sont offerts sous une forme inédite, des extraits de concerts aux mixages alternatifs. Mais aucune pièce majeure n'est omise pour autant: la très médiévale *Lather, Crown Of Creation*,

l'hymne pacifiste *We Can Be Together* et *Martha* y sont toutes. Un travail admirable.

Parmi les trouvailles: *I Specialize In Love*, le côté A d'un 45-tours obscur de Marty Balin paru en 1962; les mixages quadruphoniques des titres de l'album *Volunteers* (1969), d'une clarté lumineuse; une étrange improvisation de Grace Slick avec les Mothers Of Invention de Frank Zappa, intitulée *Would You Like A Snack*; et surtout un show quasi intégral de l'Airplane, enregistré en mai 1967 au Fillmore de Bill Graham à San Francisco, d'où se distinguent une version rugueuse mais enjouée de *White Rabbit*, et une lecture étonnante du *Get Together* des Youngbloods. Écoutez les compacts — ou est-ce des soucoupes volantes? — en pensant que ce rock aventureux, à la fois erratique et brillant, a résonné trois mois plus tard sur les murs et dans les rues de Montréal. Il doit bien y avoir deux ou trois lézardes qui en témoignent.

Jefferson Airplane, c'est neuf années d'envolées — et d'atterrissages forcés. C'est l'exaltant exercice d'une liberté. C'est un rock aventureux, à la fois erratique et brillant.

VITRINE DU DISQUE

Et nous, et nous, et nous?

Possession Simple

Guerre d'usure
Gamma/Paradigme (Musicor)

À LA PAGE des crédits figure le multi-instrumentiste Rick Haworth, avec la mention suivante: «Ne joue pas sur ce disque!» Je suis certain que les gars de *Possession Simple* n'ont rien contre Haworth, un gaillard bougrement sympathique et talentueux, mais peut-être en ont-ils contre le fait qu'il ait contribué aux deux-tiers des albums rock/pop/country produits au Québec depuis la fin des années 80, de Belgazou à Michel Rivard, de Vilain Pingouin à Daniel Bélanger. Pourquoi toujours lui, semblent-ils signifier, n'y en a-t-il toujours que pour les mêmes? Et nous, et nous, et nous?

Possession Simple tente simplement de se tailler une place, dans la vie comme dans le métier: ce ne sera pas facile. Ils le savent, et ils le chantent haut et fort dans *Les temps sont durs (pour ma génération)*: «Ca fait déjà vingt ans qu'on se fait naïser/Qu'on se fait dire que tout va s'arranger/Quand tu sors de l'université (ben endetté)/Brûle-donc ton diplôme pour te chauffer» Qui les entendra? Sûrement pas les radios, qui font la sourde oreille. Déplorable immobilisme: le rock de *Possession Simple* est pourtant musclé, foncièrement honnête, dénué d'artifices, capable de soutenir efficacement un funk (*Il sait*) ou un blues (*Guerre d'usure*, ma préférée). Un rock peu mélodique qui n'invente rien mais qui sonne plein et juste, à base de guitares, d'orgue et de cuivres pétaradants, sans l'ombre d'un synthé à l'horizon. Rick Haworth doit aimer ça. Moi aussi.

Changes et *Rewind*, originalement parus en 1966 et 1967. Rivers, pour mémoire, est un chanteur-guitariste de la côte ouest qui attirait les foules au Whisky-à-Go-Go, sur le Sunset Strip à Hollywood, avec ses versions très Mersey Beat des classiques de Chuck Berry. Ces deux albums marquent le passage de Rivers à une carrière d'auteur-compositeur-interprète. Il y a encore des reprises, presque toutes réussies: l'arrangement de cordes pour *California Dreamin'*, calqué sur l'*Eleanor Rigby* des Beatles, n'en est pas moins exquis. Mais ce sont les chansons originales, surtout *Poor Side Of Town* et *Carpet Man*, qui se démarquent. Et j'aime la voix de Rivers comme j'aime celle de Richard Anthony: ces timbres veloutés me vont droit au ventre.

Rivers, aux dernières nouvelles, a enregistré aux studios Sun de Memphis un album de rockabilly, non disponible au Canada. Je le veux. Au moment où vous lirez ces lignes, je serai quelque part au Texas en train de le chercher.

Sylvain Cormier

Artistes variées

Actrices,
Polygram

SI LE BEAU SERGE n'avait depuis longtemps plus rien à prouver en matière de belles femmes, son goût immodéré à les faire chanter laisse quelque peu à désirer. Preuve à l'appui, le coffret *Actrices* qui regroupe les disques de sept de ses muses, brille par son hétérogénéité. Et d'Adjani à Mireille Darc, de Deneuve à Jeanne Moreau, les seuls points communs s'arrêtent à leur talent respectif de comédienne et à leur amour pour Gainsbourg. Côté voix, elles ne font pas les poids!

Trois albums pourtant se démarquent. Quand on écoute Brigitte Bardot en extase dans «Je t'aime moi non plus» sur le disque La Madrague, la version de Jane Birkin, plus connue, ressemble à un chuintement de vierge effarouchée. Pimpante et court vêtue, B.B. est de loin l'interprète la plus sensuelle — à l'image de la Bonnie Parker de Bonnie and Clyde — et la plus inspirée de l'homme à la tête de chou. Elle en revigore une vingtaine de textes de sa voix d'outre tombe... un plaisir charnel.

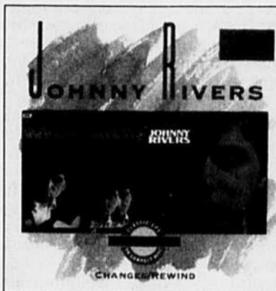
Jeanne Moreau n'avait pas, il y a 25 ans, la voix qu'on lui connaît maintenant. Parfaitement à l'aise dans les sonorités claires, elle offre avec «Le tourbillon» 25 morceaux qu'elle a écrit pour la plupart, quand elle ne les a pas empruntés à Elsa Triolet.

A muse, muse et demi, et la plus célèbre demeure Jane Birkin qui, à la différence de ses acolytes a persévéré dans le showbiz pour le plus grand plaisir des amateurs. L'album *Quoi* s'apparente plus à une compilation des meilleurs morceaux qu'à un ensemble de nouveautés. Et quel plaisir de réentendre «69 Année érotique» ou «Ex-fan des sixties» de son accent british.

Les quatre derniers disques qui composent le coffret ne valent pas l'écoute à moins d'être particulièrement friand de voix excessivement hautes, rappelant souvent les crécelles d'antan, fausses comme elles, et tout aussi peu agréables. Adjani comme Mireille Darc aurait dû se contenter de s'amuser devant la caméra et Charlotte G. aurait pu éviter de passer derrière le micro.

Quand à Deneuve, puisqu'elle parle plus qu'elle ne chante, elle aurait pu préférer des récitations sommaires aux incantations sulfureuses d'un Gainsbourg en proie à l'agitation des prémices de la «danse-music».

Pascale Pontoreau



Johnny Rivers

Changes/Rewind
EMI Legends Of Rock'n'Roll/Imperial
(Capitol)

LES COLLECTIONNEURS achètent toutes les compilations et les rééditions en format compact qui sortent de chez EMI les yeux fermés. La réputation est établie: les remixages de Ron Furmanek ne déçoivent jamais. Il faut dire qu'il travaille généralement avec du matériel de première main. En effet, la multinationale EMI, une très vieille compagnie de souche britannique, a toujours conservé scrupuleusement ses bandes maîtresses.

Attrait supplémentaire, EMI a la bonne habitude de remplir ses compacts jusqu'à la lie. Pour les compilations, cela va de soi. En ce qui concerne les rééditions d'albums des années 50 et 60, qui dépassent rarement la trentaine de minutes, on a contourné le problème en les proposant deux à la fois (au prix d'un seul). Ce qui rend les titres moins évidents du catalogue plus alléchants. Des programmes-double de Cher, des Ventures et de Gary Lewis & The Playboys, entre autres, ont ainsi garni les présentoirs en 1992.

J'ai arrêté mon choix sur le Johnny Rivers, qui réunit les albums

C E L L E - L A



MISE EN SCÈNE: LOUISE LAPRADE AVEC ISABELLE MIQUELON, MARC LEGAULT, JEAN-FRANÇOIS PICHETTE

DANIS

DU 12 JAN AU 13 FÉV 1993 • 5066, RUE CLARK, RÉSERVATIONS: 271-5381 OU RÉSEAU ADMISSION 790-1245

CORPS À CORPS
geste et parole
Avec ROGER LÉGER, PATRICIA PEREZ et HUY PHONG DOAN, spécialiste des arts martiaux appliqués au théâtre

VIOLONCELLE ET VOIX
parole et musique

Musique de CLAUDE LAMOTHE
Avec PAULINE VAILLANCOURT et CLAUDE LAMOTHE

DU 19 JANVIER AU 6 FÉVRIER
DU MARDI AU SAMEDI À 20H30

RÉSERVATIONS: 521-4191

ESPACE LIBRE 1945 rue Fullum

DIALOGUES
deux études théâtrales
TEXTES ET MISES EN SCÈNE JEAN-PIERRE RONFARD
ÉCLAIRAGE: SYLVIE MORISSETTE

MUSIQUE en tête

LE CALENDRIER DES ÉVÉNEMENTS MUSICAUX À VENIR

21 JANVIER

QUÉBEC - NEW YORK à la SMCQ
Un phénomène, un prodige, Robert Dick, flûtiste et compositeur new-yorkais.
Oeuvres de Robert DICK, de Robert MORRIS et une oeuvre de HARLEY ou de HYLAND ou de KLANAC
Jeudi 21 janvier, 20h Salle Pierre-Mercure
Réservations: 844-2172 Billets: 19\$/11,50\$

25 ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONT-ROYAL
Direction: Jacques Faubert
Nathalie Paulin, soprano et Daniel Taylor, haute-contre, gagnants du concours 1992 OSMR
Mozart - Bach - Händel: The Water Music
Lundi 25 janvier, 20h, Église Unie de Mont-Royal
Billets 20\$, 16\$, 12\$. Renseignements: 735-9578

Association des organismes musicaux du Québec
EN COLLABORATION AVEC
LE DEVOIR ET **COOPÉRATIVE "LES NUAGES"**

STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL

direction artistique: Christopher Jackson 19e saison - 1992-1993

Événement exceptionnel: Jordi Savall

Jordi Savall dirige l'Orchestre du Studio: Danses à écouter
Suite inédite de Dumanoir, *Alcione* de Marais, *Les Indes galantes* de Rameau
le 27 janvier 1993 à 20h00
Église Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement, 500 av. Mont-Royal est
billets: 22\$ (rég.) 16\$ (ét./65+) Les Arts du Mourier Use SRC

Récital Jordi Savall: Suites pour viole de gambe de Marin Marais au continuo: Sylvain Bergeron, Margaret Little et Réjean Poirier
Musique du film "Tous les matins du Monde"
les 28 et 29 janvier 1993 à 20h00
Église unie Erskine and American, 1339 Sherbrooke ouest (angle du Musée)

le 30 janvier 1993 à 20h00, coproduction Musée des beaux-arts de Montréal
Auditorium Maxwell-Cummins, Sherbrooke ouest
prix unique: 25\$ (pl. compl. 30 janvier)
billets en vente chez: Archambault, Lettre-son, Maximusique (* frais de 75c par billet)

Informations/réservations: 843-4007

De mère en fils, en passant par Oka

Dans *Sept lacs plus au nord*, son septième roman publié au Seuil, l'écrivain-comédien Robert Lalonde prend prétexte de la crise d'Oka pour traiter des rapports mère-fils. Un hommage particulier à sa propre mère, une femme d'une lucidité, d'une franchise et d'une endurance extraordinaires. «J'espère avoir ainsi mis un point final aux interrogations posées par le métissage, même si je me pose toujours des questions sur ce curieux héritage qui est le mien.»

Marie-Claire Girard

JE N'AI pas du tout voulu faire ce livre-là. C'est la première phrase que me dit Robert Lalonde alors que devant une bière sans alcool il commence à parler de *Sept lacs plus au nord*, son septième roman qui paraît aux éditions du Seuil. Un peu la suite de *Dernier été des indiens* (qui sort en Poche dans la collection «Point» ce mois-ci) *Sept lacs plus au nord* traite des liens unissant la mère et le fils. Mais on trouve aussi dans ce roman l'omniprésence du père mort, un chien fantomatique qui force l'affection et la silhouette troublante d'un indien à qui le narrateur est attaché par des ficelles plus solides que l'acier.

Et Robert Lalonde de poursuivre: «C'est un *road-book* et le livre où j'aborde de biais la crise d'Oka. Cette crise m'a stupéfié tout le temps qu'elle a duré. Tout le monde était à la fois d'un côté et de l'autre et on me disait: s'il y a quelqu'un qui peut écrire quelque chose là-dessus, c'est toi. Mais moi je n'en pensais rien, j'étais bouleversé mais sans arriver à faire la part des choses».

Comme son narrateur Robert Lalonde est un quart indien, fils d'un métis et d'une blanche. Elevé au contact de deux mondes, il n'est pas surpris de tout qu'il soit devenu comédien et écrivain, tentant peut-être ainsi d'allier dans deux métiers les contradictions qu'il avait vécues enfant.

Cependant, *Sept lacs plus au nord* n'est pas du tout une description de la crise d'Oka. «Ce qui m'a happé complètement, dit Lalonde, c'est l'histoire de la mère. Ce livre

est à la fois un hommage à mon père et à ma mère et j'espère avoir ainsi mis un point final aux interrogations posées par le métissage même si je me pose toujours des questions sur ce curieux héritage qui est le mien. Écrire ce livre m'a révélé une chose: je n'ai pas la même mémoire que ma famille.»

«Je me souviens de certaines choses et les autres non, poursuit-il. C'est ce qui fait qu'on m'érige en mystificateur possédant une mémoire de poète. Mais j'ai toujours valorisé les voies marginales qui mènent aux vérités difficiles. C'est ce que j'ai toujours fait dans la tribu chez-nous et on m'y invite toujours sur la pointe des pieds...»

Sept lacs plus au nord est aussi un livre sur la difficulté à admettre que nous sommes de drôles d'êtres humains. La mère est certainement le personnage le plus équilibré du roman, mais c'est aussi elle la plus folle. Et les deux parents vivent avec la conviction qu'il faut accepter le tragique de l'existence, la dérision qui l'habite aussi, empêchant parfois le fils d'être ce qu'il est pour le projeter dans ce qu'il a à être, lui faisant parcourir ainsi un véritable chemin initiatique.

Au bout du compte, la mère se révèle avant tout le symbole de la sauvegarde, une accompagnatrice de destins et également un être énigmatique qui joue les compliquées, qui raconte des histoires et qui sous des apparences fragiles dissimule une force peu commune.

«Ce roman est un hommage particulier à ma mère et à son extraordinaire endurance, raconte l'auteur, j'ai toujours été fasciné par les gens qui vieillissent sans s'égrenner, sans se «mielliser». Elle a 80 ans maintenant, elle pose toujours un regard ironique sur la vie, elle parlait et parle encore de la mort d'une façon

ROBERT LALONDE



PHOTO JACQUES GRENIER

Robert Lalonde: «Ce roman est un hommage particulier à ma mère et à son extraordinaire endurance»

qui m'a tour à tour terrorisé et libéré, avec une réelle intelligence des choses et toujours cet amour décrété comme fondamental.»

Lalonde se rappelle quand il est allé annoncer à cette femme d'une exceptionnelle lucidité que mon mari allait mourir. «Le médecin me l'avait dit. J'ai du prendre trois gins avant de me résoudre à lui parler et elle, elle m'a tout simplement dit: Mon petit garçon ton père va mourir, me prends-tu pour une folle, finis ton gin pis va te coucher, sinon tu seras pas capable de te lever demain matin. On ne lui raconte pas n'importe quoi.»

Lalonde mère dit aussi que croire qu'on peut faire tout et croire qu'on ne peut rien faire sont deux absurdités, et qu'entre les deux on vit des choses belles ou horribles mais qui sont également simples. «Le plus beau compliment qu'elle a dit à propos de moi à ma femme c'est: En fait Robert je ne le connais pas du tout. Voilà la preuve de son absence de possessivité. Je suis libre et je lui échappe. Elle m'a aimé d'un amour tendre et violent mais sans aucune velléité de me posséder.»

Et comme sa mère Robert Lalonde tente d'appliquer les mêmes principes: «Ma fille a 12 ans. C'est une grande joie, elle aime beaucoup la musique, elle a déjà une indépendance d'esprit, d'émotion et de pensée... Elle est courageuse et en même temps nonchalante, elle rit beaucoup, de moi en particulier. Je l'aurais choisie, cette enfant».

Entre deux répétitions du téléroman «Marilyn», tout en préparant «Le malentendu» de Camus qui sera joué au TNM en mars et en signant un texte pour les marionnettes géantes du théâtre de «La dame de coeur», Robert Lalonde continue d'écrire: «Ce qui m'a étonné le plus dans *Sept lacs plus au nord* c'est d'être tout le temps sur le chemin en écrivant: je n'arrivais pas à le faire arriver, j'ai volontairement élargi le trajet, et je suis encore en train d'écrire quelque chose où je n'arrive pas...»

Mais je ne suis pas sûre que les lecteurs se plaindront du fait que Robert Lalonde n'arrive pas où il voudrait, du moment qu'il continue à écrire des romans...

Voyage au pays de la paranoïa

HARLOT ET SON FANTÔME

Norman Mailer
Robert Laffont
1045 pages

Michel Bélaïr

CERTAINES EXPRESSIONS consacrées prennent parfois un drôle de sens lorsqu'on les confronte à l'action et à «la vraie vie». Comme, par exemple, «les intérêts supérieurs de la nation». Qui peut se permettre de les définir? Sur quelles bases authentiquement morales cette définition repose-t-elle? Qui fixe la différence entre le vrai et le faux et, ultimement, entre le bien et le mal? La question se pose avec encore plus d'intérêt lorsqu'un écrivain de la taille de Norman Mailer se penche sur les 50 dernières années de l'histoire américaine. Celles qui débutent avec l'immédiat après-guerre. Qui ont vu s'installer la guerre froide. Le «complot communiste international». Et ce monstre de bureaucratie et de secret qu'est la CIA.

Harlot et son fantôme est le roman du mensonge, de la fausseté érigée en système et de la paranoïa. Sa structure en témoigne de multiples façons. Le livre repose en fait sur un échange de lettres secrètes entre deux agents de la CIA qui se tiennent au courant des dossiers qu'ils traitent chacun de leur côté. Tout cela bien sûr dans le plus grand secret avec «boîtes aux lettres» codées et fausses adresses.

On retrouve là des petits bijoux d'indécatesse que Mailer enfle les uns aux autres grâce à l'équivalent américain de la loi sur l'accès à l'information. Comme ces transcriptions, volées au FBI par la CIA, de conversations téléphoniques entre la maîtresse du parrain de Chicago, Sam Giancana, et l'une de ses amies.

Cette écoute téléphonique n'a qu'un seul but: piéger le trop frivole président Kennedy pour ensuite mieux le manipuler. C'est aussi dans cet échange secret qu'est dévoilée toute l'organisation sous-terre qui avait pour but de renverser le régime communiste de Fidel Castro sous couverture d'immigrés

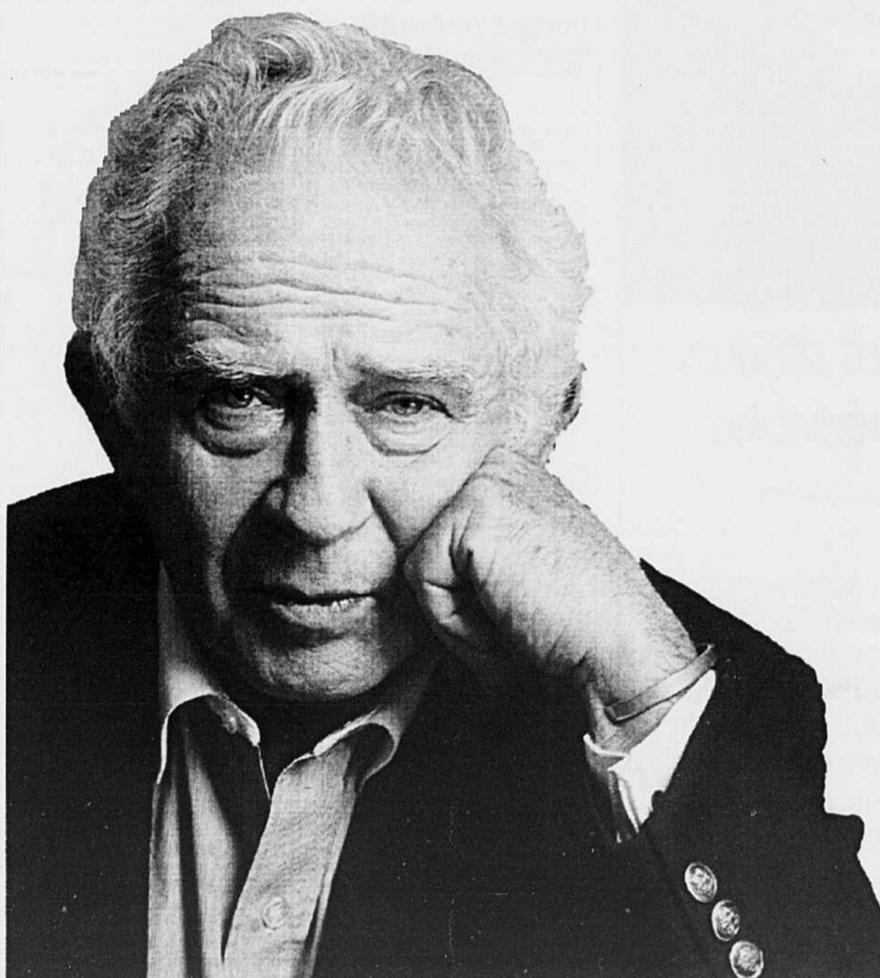


PHOTO ARCHIVES

Harlot et son fantôme, de Norman Mailer, a été accueilli froidement par la critique américaine...

cubains vivant à Miami. La liste des complots est hallucinante et je ne vous priverai pas du plaisir de découvrir vous-même les incroyables combines mises sur pied pour assassiner le «Lider Massimo». Mais ce que tout cela met en relief c'est la «mouvance de la CIA» et l'impres-

sionnante toile de mensonges et de paranoïa à partir de laquelle elle fonctionne.

En filigrane, dans l'antichambre du secret d'Etat, on voit donc se dessiner l'histoire de l'implication quotidienne de la CIA dans la politique américaine et, plus largement, de

son infiltration au coeur même des événements qui ont par suite modifié le monde en deux camps jusqu'à l'effondrement du mur de Berlin. Si la bonne conscience a un nom, on devrait pouvoir y retrouver les lettres C.I.A.

Et Mailer a choisi d'aborder cet

univers qui serait souvent ridicule de prétention s'il n'était sinistrement actif, en jouant lui-même sur le registre de la demi-vérité ou plutôt du demi-mensonge. Il avoue d'ailleurs en postface avoir lu une bonne centaine de livres sur la *Compagnie* (qu'on retrouve dans une bibliographie serrée à la fin du livre). *Harlot* n'est pas un ouvrage historique, mais Mailer a choisi de garder les véritables noms des personnages politiques importants (Nixon, les Kennedy, Castro et le journaliste Jean Daniel qui les a interviewés) et des principaux membres de l'Agence (Allen Dulles, Howard Hunt, Bill Harvey) pour ne pas créer davantage de confusion.

Mais il procède d'abord et avant tout par le biais d'un personnage fictif, Harry Hubbard. Harry, pivot central de toutes les intrigues, est presque né dans le giron de la CIA. Diplômé des meilleurs collèges de la côte Est comme son père Cal, un cadre supérieur de l'Agence, il est aussi le filleul et le protégé du glacial Hugues Tremont Montague, le bras droit de Allen Dulles le premier directeur de la *Compagnie*. Le roman suit pas à pas les différentes missions de Harry qui trouvera le moyen d'épouser la femme de son parrain...

Au milieu de l'assemblée des sinistres personnages qui hantent les couloirs de la CIA, Montague fait figure de démiurge. Harlot (fille de joie en argot britannique) est son nom de code. C'est lui qui tisse la trame de fond de toutes les intrigues à partir de son absolue certitude d'avoir raison. Sa perception de ce qu'est «l'intérêt supérieur de la nation», entre autres, est assez remarquable. Du moins en ce sens qu'elle le mène à conclure des pactes avec les plus célèbres gangsters, à manipuler tous ceux qui l'entourent et, finalement, à régner sur l'état dans l'Etat. Montague disparaît dans des circonstances troubles qui laissent planer le doute qu'il ait été un transfuge du KGB. Dans les hautes sphères du renseignement, il n'y a parfois qu'une infime différence entre le vrai et le faux.

Inspiré peut-être par l'immensité de l'institution qu'il s'attache à décrire de l'intérieur, autant à partir de différentes antennes de la *Compagnie* à Berlin et à Montevideo que

norman mailer
ROMAN
harlot et son fantôme

du QG de l'opération de la Baie-des-cochons, Mailer a mis sept ans à accoucher de cette immense brique qui fait plus de 1300 pages serrées dans son édition américaine originale.

Comme dans tous ses romans précédents, on y retrouve ce que la littérature américaine peut offrir de plus brillant au beau milieu de longues pages parfois déconcertantes. Cela tient sans doute au fait que, un peu comme Tom Wolfe (*The Right Stuff*, *The Electric Kool-Aid Acid Test*, *The Bonfire of the Vanities*), il n'a jamais réussi à se détacher de ses origines «journalistiques». Depuis son premier succès *Les nus et les morts* publié au milieu des années 50, une sorte de violent réquisitoire contre la guerre, chacun des livres de Mailer prend les allures d'une enquête.

Cet étrange mélange par lequel il tente de prouver que la fiction nous aide à mieux saisir la réalité fait de lui, depuis le début, un écrivain majeur. Ici, c'est au tour de la CIA d'écooper, mais il faut aller au-delà des apparences: derrière celle qui fonde le travail de l'Agence, c'est toute la paranoïa de la société américaine qui remonte à la surface. Pas étonnant que la critique américaine ait reçu plutôt froidement ce dernier ouvrage de Norman Mailer. Surtout qu'*Harlot et son fantôme* se termine par deux mots extrêmement évocateurs: à suivre...

le plaisir des Livres

Ceux qui ont vu mais qui ont été oubliés



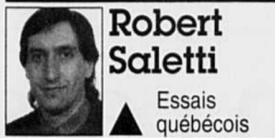
Gilles Archambault
Livres jaunis

SOUVENIRS LITTÉRAIRES
Maxime Du Camp
Paris, Hachette, 1962.

NOUS VIVONS à une époque où l'art de la biographie atteint des sommets dans la perfection. Il y a bien ici et là des récits de vie à l'ancienne truffés de psychologisme primaire, l'auteur s'arrogeant le droit de jouer au romancier aux dépens du personnage dont il veut illustrer les hauts faits. Mais ce sont bientôt les études poussées, patientes, voire tatillonnes qui donnent le ton. Si je peux aisément faire mon miel de *Henry James, une vie* de Leon Edel ou de *La vie de J.K. Huysmans* de Robert Baldick des modèles dans le genre, je ne déteste pas les livres de souvenirs. Ils nous donnent des aperçus qui n'ont rien de scientifique mais que l'on sent d'une vérité éclatante. Des préjugés qu'ils charrient, des visions trop courtes qu'ils renferment, nous ne retiendrons que la vivacité et la sincérité du trait. Maxime Du Camp vécut de 1822 à 1894. Très tôt orphelin, à la tête d'une fortune raisonnable, il put voyager à son aise. Il connut l'Orient et l'Afrique. Dès 1851, il publia un récit de voyages agrémenté de daguerréotypes. On peut le considérer comme l'ancêtre des reporters-photographes. Il dirigea la Revue de Paris et accueillit dans ses pages une version aménagée de *Madame Bovary*. Maxime Du Camp écrit sans affectation. Comme témoin de la vie sous le Second Empire, il est irremplaçable. C'est à Flaubert que l'on songe dès qu'apparaît son nom. Du Camp l'a connu dès la sortie de l'adolescence et a été l'ami d'une

vie. On ne peut manquer d'être ému devant ce jeune géant aux ambitions littéraires démesurées qui monte à Paris. Très tôt, à 23 ans, la maladie de nerfs qui le terrasse change son destin irrévocablement. Il s'enfermera dans une prison, la maison familiale de Croisset, près de Rouen. Le voyage en Orient, c'est avec Du Camp qu'il le fera. S'il ne comprend pas toujours la grandeur de son ami, Du Camp ne laisse pas la vie sociale et politique qu'il mène avec succès nuire à son amitié. Les confidences qu'il livre sur les agissements de Flaubert, en voyage ou dans son ermitage, les récits au sujet de la vie qui s'organise autour de l'auteur de *L'éducation sentimentale* sont des documents dont la véracité ne peut être mise en doute. Il entre parfois de la naïveté dans le ton, mais on ne songe pas à s'en plaindre. Outre Flaubert, Du Camp évoque Théophile Gautier, Baudelaire, Gérard de Nerval, entre autres. Il réussit à nous intéresser par le recours à des anecdotes, dont certaines vont plus loin que la simple relation d'un fait curieux. On n'oubliera pas de sitôt l'ombre du pauvre Gérard. Pas plus au reste que celle du cher Louis Bouilhet que Flaubert aimait tant. Partisan inconditionnel des oeuvres non tronquées, je n'ai pas souffert de ce que ces *Souvenirs littéraires* ne soient pas complets. Le choix que nous offre Henri Lemaître est intelligent et son introduction, éclairante. Il est des jours où les pratiques scientifiques appliquées à la littérature nous pèsent. Et puis quel intérêt peuvent présenter des propos nous relatant la vie d'hommes politiques célèbres en leur temps mais que la postérité n'a pas retenus? Flaubert lui écrivait: «Ah! pauvre cher ami, si tu savais comme dans ma solitude je pense aux vieux temps et par conséquent à toi! L'océan de mes souvenirs me submerge, je m'y noie». Du Camp n'était pas de ceux qui se noient d'émotion. Il se contentait de regarder avec sympathie. A nous d'apporter l'émotion.

Le pêcheur de morue et le planteur d'olivier



Robert Saletti
Essais québécois

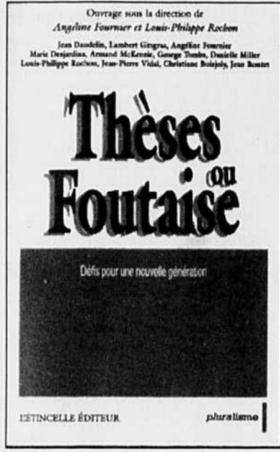
THÈSES OU FOUTAISE (DÉFIS POUR UNE NOUVELLE GÉNÉRATION)
Sous la direction d'Angéline Fournier et Louis-Philippe Rochon.
L'Étincelle, «Pluralisme», 200 p.

LA DERNIÈRE QUEUE DE MORUE
Pol Chantraine.
L'Étincelle, «Pluralisme», 245 p.

QU'ONT en commun le pêcheur de morue et le planteur d'olivier? Un passé florissant marqué au coin d'un lien profond avec la nature et les éléments... et un avenir inexistant. Ce sont deux «espèces» en voie d'extinction. Un olivier prend 40 ans à produire ses premières olives. Jamais un humain n'a planté un olivier pour son propre bénéfice. Planter un olivier exige une conscience de l'avenir et un certain détachement. Il est donc symptomatique que, dans notre civilisation, la culture des oliviers soit en nette régression, comme la pêche à la morue qui est actuellement sous le coup d'un moratoire privant des milliers de pêcheurs de leur gagne-pain et condamnant une province, Terre-Neuve, à l'asphyxie. J'emprunte la métaphore du planteur d'oliviers à Jean Boutet qui s'en prend à l'établissement politique dans un texte intitulé «L'environnement et l'écueil démocratique» que l'on trouve à la fin de *Thèses ou Foutaise*. Boutet a été directeur du Mouvement pour l'agriculture biologique. C'est un euphémisme de dire que les questions environnementales le préoccupent. Aujourd'hui, le grand défi de la politique, qui est avant tout arbitrage des intérêts économiques et sociaux, c'est l'environnement. Or, l'environnement demande une vue à long terme. Les gouvernements tels que nous les connaissons, de plus en plus

contraints au court terme et aux exigences électoralistes, sont-ils la solution? Réponse de Boutet: oui et non. Oui, les différentes politiques gouvernementales, à tous les paliers, jouent un rôle non négligeable. Non, car il faut plus que des politiciens qui instituent des politiques, il faut des individus conscients et impliqués: «Seule une transformation radicale de notre pensée collective ainsi que de notre mode de vie pourra vraiment venir à bout de la grave crise écologique qui menace la survie de nos civilisations.»

Thèses ou Foutaise est un ouvrage collectif qui, sous la direction d'Angéline Fournier et Louis-Philippe Rochon, veut présenter les défis de la nouvelle génération. C'est dans cette perspective que Fournier et Rochon, tous deux membres de la rédaction de *Cité libre* nouvelle mouture, ont réuni une dizaine de jeunes spécialistes (de 22 à 35 ans) en économie, en politique, en littérature ou en droit, qui viennent nous parler de ce qu'ils croient être le talon d'Achille de notre société. L'expression «jeune spécialiste» est ambivalente et le lecteur, selon le texte auquel il est confronté, sera tenté de ranger l'auteur tantôt dans la catégorie plus officielle de «spécialiste» (Jean Daudelin, Georges Tombs, Jean-Pierre Vidal), tantôt dans la catégorie plus subjective et impressionniste de «jeune»



(Christiane Boisjoly, Lambert Gingras, Danielle Miller). En effet, certains textes relèvent véritablement de l'analyse, d'autres du cri du cœur. Cette ambivalence n'est pas mauvaise en soi, mais les responsables auraient eu avantage à motiver leurs choix et à faire une présentation plus détaillée des auteurs. La préface est un art qui se perd chez les éditeurs québécois. Par ailleurs, à la lecture de l'ensemble, quelques commentaires s'imposent. Le premier, qui n'est pas négatif a priori, consiste à faire remarquer que le tout souffre de dispersion, ce qui ne surprendra guère les habitués de ce genre d'ouvrage collectif. Il y a même quelques contradictions entre, par exemple, le statut du Québec, que l'on souhaite voir s'affirmer d'une part (G. Tombs), et celui de la culture québécoise, qui doit composer avec l'incertitude comme valeur (J. Daudelin). On trouve quand même dans la majorité des textes un refus du nationalisme traditionnel et une volonté de s'ouvrir à l'Autre, qu'il soit Canadien anglais, Américain ou Français. D'autre part, le tout manque de mordant, me semble-t-il. Trop de textes rennent, sans originalité, des thèmes à la mode (les droits individuels, l'assimilation des autochtones, la mondialisation de l'économie). Puisque la collection

dans laquelle s'inscrit cet ouvrage a des prétentions pamphlétaires à l'instar de certaines collections françaises récentes, je me serais attendu à un ton plus incisif, à plus d'ironie et d'irrévérence. Finalement, je ne peux passer sous silence les nombreuses erreurs de français et de typographie qu'on trouve dans *Thèses ou Foutaise*. L'impression a été faite à la va-vite. Ce n'est pas un service à rendre aux jeunes, tout spécialistes qu'ils soient. La même lacune éditoriale affecte le livre de Pol Chantraine, et c'est bien dommage parce qu'il s'agit d'un livre très intéressant, une sorte de grand reportage sur un problème qui a fait la manchette - la guerre de la morue que se livrent le Canada et quelques pays européens au large de Terre-Neuve, dont l'auteur, ancien pêcheur et journaliste vivant maintenant aux Iles de la Madeleine, nous montre les origines, les tenants et les aboutissants. L'espace me manque ici pour décrire la manière convaincante, à la fois documentée et poétique, avec laquelle Chantraine nous raconte l'histoire de la pêche sur les Grands Bancs, le frai des morues ou la vie des pêcheurs avant l'arrivée de ces chalutiers de plus en plus modernes, équipés de scanners et de senseurs de toutes sortes, qui ratissent sans merci le fond des océans. Comme le planteur d'olivier, le pêcheur de morue est une espèce en voie de disparition. On ne peut s'empêcher de penser à la «pêche à marsouin» décrite dans le film *Pour la suite du monde* de Pierre Perrault et Michel Brault. *La dernière queue de morue* est un texte original qui cerne avec doigté ce qui est d'abord un drame halieutique (qui touche l'art de la pêche), mais surtout une catastrophe écologique et humaine. Un livre, enfin, qui donne un certain sens à une collection qui, jusque-là, manquait de souffle et de crédibilité, comme le suggérait ma critique du provocant mais facile ouvrage d'Esther Delisle, *Le traitre et le Juif*, sur le nationalisme d'extrême-droite de Lionel Groulx, il y a quelques mois déjà. Un livre, en définitive, qui sent le large et la vie.

Marie Laberge

Quelques adieux

ROMAN

Il est des amours lumineux. Il en est d'autres obscurs, irrémédiables, au bord desquels on est pris de vertige et dont on sait qu'ils nous briseront.

Séances de signatures stand Boréal #123
le vendredi 13 novembre, de 14 à 15 heures, les samedi 14 novembre et dimanche 15 novembre, de 15 à 17 heures

Boréal
au rendez-vous de la littérature

Il est des amours irrémédiables

400 pages ♦ 24,95\$

«...c'est dans le désir que la romancière atteint les plus hauts sommets dramatiques... On est alors comme aspiré dans l'extrême tension de l'écriture, dans sa foudroyante invasion du vécu imaginaire, dans sa violente subversion de la réalité.»
Réginald Martel, La Presse

La polyphonie du monde

ROUTES ET DÉROUTES
Nicolas Bouvier, Genève, Métropolis, 1992, 234 pages

L'USAGE DU MONDE
Nicolas Bouvier, Paris, Payot, BPP Voyageurs, 1992, 354 pages

André Girard

«JE TROUVE qu'entre le voyage et l'écriture il y a un point commun, pour moi très important. Dans les deux cas, il s'agit d'un exercice de disparition, d'escamotage. Parce que quand vous n'y êtes plus, les choses viennent. Quant vous y êtes trop, vous bouffez le paysage par une sorte de corpulence morale qui fait qu'on ne peut pas voir.»
Usager du monde et chantre de l'aller simple, Nicolas Bouvier n'a, assurément, jamais oublié la singulière recommandation paternelle des premières escapades: raconter, au retour, ce qui aura été vu. Au gré des sentes et des jours, des haltes et des heures, et cheminant vers l'Est, il

mit trois années pour atteindre le Japon. Trois années de luxueuse lenteur, parcourant cet itinéraire eurasiatique depuis longtemps rêvé: Yougoslavie, Grèce, Turquie, Iran, Afghanistan. *L'usage du monde* rassemble les feuilles de route de ce trajet, ces miniatures dont les résonances évoquent la polyphonie du monde, et ce qui conspire pour former un climat. Lumières, couleurs, une musique proche ou lointaine, une odeur, une présence ou une absence, voire un silence, le monde s'offre ainsi à nous, mais ses harmoniques ne sont pas toutes, et toujours, saisies. L'éveil à l'instant présent, lorsqu'on se déleste du poids du passé et de l'avenir, permet de saisir les multiples voix de la partition. Un moment qui passe, tel un cirque ou un ange, au cœur duquel on se place, comme dans un champ magnétique. Le hasard faisant, parfois, bien les choses, la parution en format poche de *L'usage du monde* coïncide avec celle de *Routes et déroutés*, un recueil d'entretiens réalisés au retour d'un long séjour californien. Cette expérience de l'Ouest, nouvelle pour Nicolas Bouvier puisqu'il passa près de 20 ans sur les routes de l'Est, lui mit «beaucoup d'air dans la tête». Et son hésitation ne fut pas longue lorsqu'il reçut la proposition des entretiens, de contradictions, mais il finira par se remettre en question. Karim navigue dans des idéaux didactiques alors que la vie le bombarde - au sens propre - d'informations contraires. En ce sens, la promenade dans la campagne libanaise prend vite l'aspect du rite initiatique qui permet à l'homme d'apprendre la vie, la mort, la joie, la souffrance. *La route de Chlifa* ne sombre jamais dans le piège du larjolement facile. Évitant les écueils avec finesse, ne portant jamais de jugements et ne s'encombrant pas de bons sentiments ou de clichés à la mode, Michèle Marineau signe un roman précieux pour les adolescents en quête d'identité. Et s'il n'y manque qu'une petite touche pour que les adultes se sentent concernés, l'ouvrage s'adresse à tous ceux et celles pour qui déracinement et culture n'évoquent pas juste des patates. Il pose aussi peut-être loin entre les lignes - la question des rites de passage, ou de leur absence. *La route de Chlifa* soulève un tas de poussière qui saura retomber intelligemment dans la tête de ceux qui manient le balai!

Une oeuvre puissante qui fera son chemin

LA ROUTE DE CHLIFA
Michèle Marineau, Québec/Amérique (à partir de 14 ans)

Pascale Pontoreau

D'AUCUNS prétendent que la littérature jeunesse ne s'adresse qu'aux jeunes. Ses ardents défenseurs devant l'Éternel estiment de leur côté que tous les adultes auraient intérêt à s'y plonger. Michèle Marineau laisse son nouveau roman *La route de Chlifa* sa cause. Parce qu'il est aussi rigoureux qu'émouvant, parce qu'il retrace l'aventure de deux adolescents autant qu'il situe l'action dans un Liban en guerre, l'ouvrage joint la réalité à l'agréable et suscite la réflexion en touchant le cœur. Karim est un jeune «prince du désert» frais arrivé de son Liban natal dans une polyvalente montréalaise. Les filles louchent sans retenue sur lui, les autres garçons ne cachent pas leur mépris. Karim, lui, semble indifférent au monde, il déteste le Québec. Suite à une querelle qui vire au

drame, Karim se retrouve à l'hôpital. Période de réclusion involontaire qui l'incite à replonger dans des souvenirs qu'il refuse d'accepter. Le jeune homme revit alors la traversée du Liban qu'il a effectuée à travers la montagne accompagné d'une jeune fille de cinq ans sa cadette et de son petit bébé de frère. Lors de ce parcours initiatique qui leur permet de fuir Beyrouth et les bombes, les deux jeunes gens vont découvrir une kyrielle d'émotions plus intenses les unes que les autres. Sur son lit d'hôpital, bien au chaud, Karim apprendra enfin à vivre avec son passé pathétique. Le roman de Michèle Marineau, dont le premier ouvrage *Cassiope ou l'été polonais* a reçu le prix du Gouverneur général en 1988, brille par sa pudeur et sa délicatesse. L'auteur suit le rythme des émotions jusque dans son style. À la rigueur brutale des premières pages du journal de Karim succède la poésie de son récit de voyage. Mais, l'intérêt principal repose sur le portrait infiniment humain que Michèle Marineau trace de son héros. Karim est bourré

LE DEVOIR
le plaisir des
Livres

Marie-Claire Blais

▲ Parcours d'un écrivain

Carnet 18

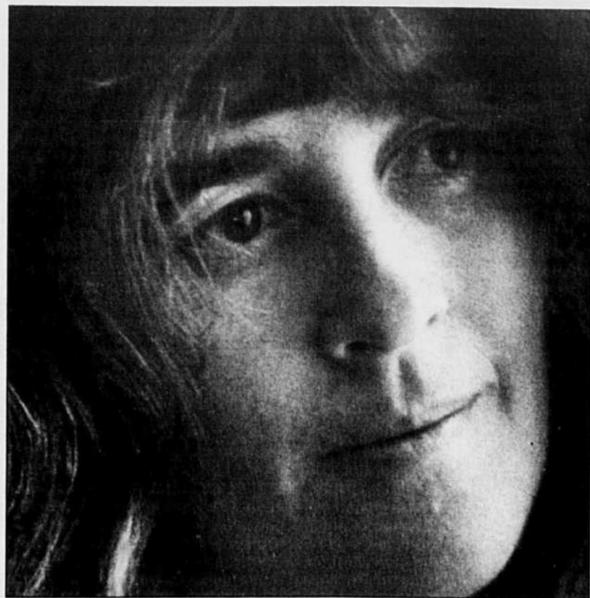
L'ÉCRITURE attire parfois d'étranges événements. Pendant que je tente l'esquisse de ces êtres que j'ai connus autrefois, à Wellfleet, Edmund, Eléna, Gilberte, Anthony et plusieurs autres, je rêve à eux pendant la nuit comme s'ils étaient tous encore vivants.

Dans l'un de ces rêves Eléna me dit: «Qu'est-ce qu'une mort chrétienne», me parlant de façon naturelle comme si je la revoyais dans l'ensemblement de sa cuisine d'été, dans sa maison blanche aux rideaux bleus, son regard est étincelant et vif comme autrefois, il y a près d'elle des jeunes filles qui semblent être ses élèves ou ses disciples car, dans cette brève éternité où la surprend mon rêve, je la vois qui poursuit son enseignement spirituel ou qui le transmet à des êtres plus jeunes.

C'est dans une gare que je rencontre Edmund, il attend le départ d'un train, il est vêtu d'un costume de toile beige et porte un chapeau, lorsqu'il m'aperçoit, il y a toujours cette leur d'ironie dans son sourire, soulevant son chapeau il me demande poliment: «Quel train faut-il prendre pour aller là-bas?» La frontière qui nous sépare me semble presque tangible comme si ces présences dans les rêves devenaient visiblement charnelles, malgré la transparence de leur discours.

Le jour, je ne suis pas avec eux tous pourtant, l'écriture de mon roman m'accapare entièrement au point que je dois être un poids pour qui a la gentillesse de me fréquenter dans un pareil état de concentration et de tiraillement intérieur; même lorsque je sors au milieu du jour, c'est avec mon carnet pour suivre mes personnages à la trace, Carlos et ses frères noirs à l'entrée du village de Bahamas.

Parfois ces journées sont très insatisfaisantes et sources de tension, d'inconfort psychologique. Lorsque, sous le coup de cette rigueur imposée, on sent son cœur qui voudrait exploser dans la poitrine, il vaut mieux alors laisser le roman à sa respiration, le poème ou le texte, renouveler ses forces pour la fraîcheur d'un autre jour et



chercher ailleurs son évocation.

Les amis apparaissent miraculeusement, à cet instant-là. Jacinthe qui a fait des bijoux toute la journée sous le soleil cuisant de la rue Duval, au square des artistes, m'invite à sortir avec elle pour une partie de la nuit. La soirée est improvisée comme une ballade au fil des heures, ce que nous voulons le plus ce soir-là toutes les deux, c'est oublier notre métier et l'enchaînement qu'il provoque, que ce soit sous le blanc soleil parmi les touristes souvent grossiers ou dans la petite chambre d'en haut sous le ventilateur qui ronronne au-dessus de ma tête pendant que j'écris dans des quotidiens bouleversements et désarrois. Nous buvons un verre à la santé de Matsu dans un café terrasse qui était autrefois Le Café Exile où jouait Matsu avec son groupe de musiciens jazz.

Nous évoquons ce temps dur où Matsu a été si persévérant, c'était l'époque des amours de Jacinthe avec le jeune musicien japonais, «et en ce temps-là, dit Jacinthe, Matsu couchait dans une garde-robe, mais nous étions quand même heureux.»

Nous sommes pendant la semaine du *Literary Seminar* de Key West qui est dédié cette année à Elisabeth Bishop et son oeuvre. Comme je travaille tous les matins, je n'ai pu assister aux conférences, mais aussi ces réunions littéraires

me rendent mal à l'aise. Je sais avec quelles éloquentes perceptions mes amis James Merrill, John Malcom Brennin et tous les autres conférenciers invités ont pu honorer la mémoire de ce grand poète dépouillé et épuré, mais il y a trop de mondanités autour de ces rencontres.

Il est si agréable de voir John et Jimmy dans le jardin secret de David, rue Elisabeth, ou ailleurs dans la ville, dans l'intimité d'une vraie rencontre. Ce soir-là le plan de Jacinthe est d'aller nourrir un chat que nous appelons Queue Cassée et qui est notre orphelin du jour, à la Maison de Hemingway, où tous les chats sont bienvenus. Nous voulons quand même savoir si Queue Cassée va bien et est bien nourri.

Et c'est là que l'écriture, même lorsqu'on veut s'en reposer, attire ses étranges événements. Là où se tenaient il y a 10 ans, Matsu et son orchestre, une grande table est dressée que je n'avais pas même remarquée de la terrasse, et tous ceux qui ont parlé d'Elisabeth Bishop à la conférence sont là rassemblés dans cette zone d'ombre. Alan nous crie de venir les rejoindre, nous approchons, nous qui nous sentons si sauvages, avec notre nourriture dans un carton pour Queue Cassée. Ce n'est que plus tard dans la nuit que nous grimperons le long du mur de la

Maison de Hemingway pour visiter notre errant et découvrir qu'il y a là des chats oranges bien dodus et quelques autres Queues Cassées anonymes.

Mais la rencontre des conférenciers est inoubliable, que nous le voulions ou non. Peut-être était-ce le vertige d'émotions trop puissantes, comme lorsque je rêve d'Edmund et d'Eléna et crois entendre leurs voix. Je pensais beaucoup à Robert Lowell et soudain je vois sa femme — si longtemps après une première rencontre chez Mary McCarthy dans le Maine — Elisabeth Harwick, qui est comme son mari, un écrivain qui m'éblouit encore aujourd'hui, me parle de Robert comme si nous ne l'avions jamais quitté.

J'avais évoqué le souvenir de Mary McCarthy, son ouverture d'esprit, sa chaleur et soudain voici son frère parmi les conférenciers. C'est un acteur célèbre, il est très beau, sûr de lui, je n'aime pas l'air d'insolence avec lequel il parle de cette soeur remarquable. Peut-être partage-t-il avec elle, le charme, l'humour, la tendre férocité mais il n'est pas humble comme elle l'était.

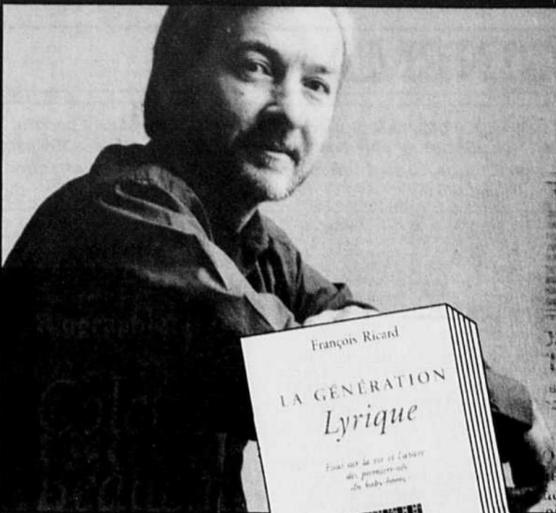
C'est un choc de sentir Mary si près sans qu'elle ne soit là par des liens de parenté profonde. C'est même cruel.

Frank Taylor, qui lui est toujours le même ami modeste, me fait un clin d'oeil qui semble signifier «Je n'aime pas ces réunions plus que toi, on y est si peu sincère...» Je rencontre la biographe sympathique d'Elisabeth Bishop, tous ces livres écrits sur Elisabeth longtemps inconnue parmi les siens, en serait-elle fière ou triste?

Mais les mots qui pèsent à ma mémoire sont déjà des mots que je veux écrire, l'absence d'Elisabeth, sa mort, je ne la reverrai plus comme à l'Université de Harvard, sa cigarette à la main, je ne reverrai pas non plus Mary se préparant à partir pour le Vietnam, dans l'uniforme du soldat, Jacinthe me dit, «La nuit ne fait que commencer, est-ce que nous allons au *Captain Horn* écouter du jazz?»

En marchant vers la rue, nous rencontrons Patricia au bar, elle est superbe comme la Reine de la Nuit, elle nous salue amicalement, entourée d'hommes, nous la laissons au mystère de ses nuits, nous nous perdons dans la ville, lorsque nous reprenons nos bicyclettes, Jacinthe disparaissant par la rue du cimetière que nous avons longée au début de la soirée, la nuit nous enveloppe, chacune de nous pourrait être seule au monde.

Le portrait d'une génération à qui rien n'a été refusé



François Ricard
La Génération lyrique

Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom

288 pages - 24,95\$

«Un livre absolument fabuleux... je vous le recommande 140 000 fois... le chapitre sur la télé vaut à lui seul le déplacement intellectuel!» Daniel Pinard, V.S.D., Radio-Canada

Séance de signatures stand Boréal #123
le vendredi 13 novembre, de 17 à 18 heures



Boréal
au rendez-vous
des idées

Un monde médiatisé

LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE

Guy Debord, Paris, Gallimard, 1992, 180 p;

COMMENTAIRES SUR LA SOCIÉTÉ DU SPECTACLE

Paris, Gallimard, 1992, 120 p.

Marcel Fournier

FONDATEUR de l'Internationale situationniste, Guy Debord est bien connu pour son esprit critique et ses déclarations fracassantes. En même temps qu'il amuse par son non-conformisme, il agace, car il a eu raison avant tout le monde: par exemple en ce qui concerne le caractère totalitaire de la société soviétique ou le potentiel révolutionnaire du mouvement étudiant dans les années 1960.

On a tenté de sortir Debord de la marginalité et de le récupérer. Mais personne ne le connaît bien puisqu'il a toujours refusé les inter-

views et fui les caméras de télévision. Dans ses *Mémoires (Panegyrique)*, Paris, Éditions Serge Lebovici, il dit de lui-même: «Je me suis fermement tenu, docteur en rien, à l'écart de toute apparence de participation aux milieux qui passaient alors pour intellectuels ou artistiques». Sorte de vagabond et d'ivrogne vivant tantôt à Lisbonne, Venise ou Hambourg et séjournant plusieurs fois en prison, Debord a vécu dans la clandestinité, entouré de «rebelles et de pauvres».

Aujourd'hui les Éditions Gallimard ouvrent leurs portes au rebelle et, accompagné de «Commentaires» datant de 1988, son ouvrage, *La société de spectacle*, publié d'abord en 1967, devient un classique. Vingt-cinq ans plus tard, les analyses de Debord tiennent-elles toujours? La société du spectacle continue-t-elle sa marche? Certes le point de vue de Debord peut nous apparaître paranoïaque: tout est contrôlé, surveillance, désinformation et pratique organisée de la rumeur. Sans parler de la Mafia. Une telle conception de l'histoire, facilement policière, nous invite à nous

méfier de tout et de tous, surtout des spécialistes: «L'expert qui sert le mieux, c'est, bien sûr, l'expert qui ment».

Guy Debord a été, faut-il préciser, marxiste, mais s'il y a cru en la Révolution, ce fut à celle des situationnistes et non pas à celle des marxistes-léninistes. Indissociablement économique, politique et culturelle. Son analyse met en évidence les traits suivants de la société modernisée: «le renouvellement technologique incessant; la fusion économico-étatique; le secret généralisé; le faux sans réplique; un présent perpétuel».

Tout cela conduit à un nouvel obscurantisme: victoire totale du secret, démission générale des citoyens, perte complète de la logique, progrès de la vénalité et de la lâcheté universelle. L'aliénation est complète: «(...) Pour la première fois dans l'histoire, le vieux problème de savoir si les hommes, dans leur masse, aiment réellement la liberté, se trouve dépassé: car maintenant ils vont être contraints de l'aimer».

Le pessimisme de Debord peut paraître excessif à tous ceux qui se

font aujourd'hui les chantres de la société libérale et de la démocratie. Mais la force de son intuition est d'avoir compris une des caractéristiques fondamentales de notre société, à savoir qu'elle est une «société du spectacle».

Tout, de la politique à la médecine en passant par la justice, devient spectacle. Même la guerre est une guerre-spectacle. Et aussi, comme on l'a vu à Oka, la révolte et la contestation. Immédiat, spectaculaire, l'effet médiatique entraîne cependant une banalisation des événements, mettant tout sur le même plan: le vrai et le faux, l'important et le secondaire. Le monde des idées n'y échappe pas non plus: élaborées par des vedettes (dont les vedettes de la télévision), elles suivent la mode et après consommation rapide, elles sont jetées ou recyclées.

Guy Debord est aujourd'hui le seul à vouloir «nuire à la société spectaculaire». Même si le style de ses textes est froid et hautain, il a eu raison de ne changer aucun mot à son livre: sa critique demeure actuelle et son ironie, décapante.

Le poids des mots

Poésie

Passagère

Christine Richard, Le Noroît, 1992, coll. «Initiale» no 4, 56 pages

Le rêveur d'ombres

Alain Cuerrier, Le Noroît, 1992, coll. «Initiale» no 5, 71 pages

François Dumont

AVEC LEUR nouvelle collection «Initiale», les Éditions du Noroît ont tendance à mettre un peu à l'écart les poètes débutants en leur réservant un lieu bien à eux. On peut y voir une sorte de ghetto, mais aussi une excellente occasion pour les amateurs de poésie d'aller à la pêche à peu de frais, puisque l'uniformité de la conception graphique permet d'abaisser le prix de vente, sans pour autant léser sur la qualité de la présentation, dont le Noroît fait une spécialité.

La nouvelle collection est à la hauteur de cette réputation, et l'éditeur persiste à accompagner les poèmes de dessins (ici, de Pierre

Malboeuf et de Renée Levaillante). L'autre caractéristique de la maison, depuis sa fondation en 1971, a toujours été l'éclectisme. Les deux dernières parutions de la collection «Initiale» montrent que ces nouveaux propriétaires du Noroît entendent maintenir cette tradition.

En effet, *Passagère* et *Le rêveur d'ombres* sont deux petits livres très différents, bien qu'ils témoignent d'une même considération un peu intimidée pour leur matériau, qui est tout le contraire de la désinvolture de beaucoup de jeunes poètes.

Dans *Passagère*, Christine Richard propose un récit morcelé, l'une des formes privilégiées de la poésie québécoise actuelle. Mais ce qui s'annonce comme le récit convenu du projet d'écriture lui-même se transforme bientôt en une autre quête: une femme, dans un décor de ville assiégée, désire et repousse un homme qui figure à la fois l'amant, l'étranger et le père.

Empêchée par divers «égarements», parmi lesquels la nostalgie de l'enfance est le plus prégnant, la protagoniste ne vaincra son désarroi que par une projection qui sert de conclusion au recueil: «J'irai vers cette mer dont la plage, jusqu'ici, me coupait la vue. Des morceaux ramassés dans les ruines intérieures, je ferai un

grand feu. (...) Je danserai, primitive autour des flammes. Et quand les tisons deviendront cendre, je les jeterai».

La «vraie vie» est ainsi reportée, si l'on veut, hors du recueil; sans doute vers le prochain, car *Passagère* s'affiche clairement comme une première tentative qui vise à «sonder le souffle et l'hésitation». Cette amorce me semble réussie: en dépit de rares maladresses de style, elle atteste de nombreuses qualités, dont la principale est peut-être la mesure. En effet, à l'outrance lyrique l'auteur préfère toujours un prosaïsme qui gagne en justesse ce qu'il perd en éclat.

Si la prose de *Passagère* se livre d'emblée, tel n'est pas le cas pour la poésie du (*Le*)*Rêveur d'ombres*(1). Voilà qui fera sans doute regimber les contempteurs actuels de René Char, mais qui réjouira ceux pour qui, en poésie, le plaisir de la lecture dépasse celui de la lecture. Car tout, dans le recueil de Cuerrier, appelle la relecture: d'abord les procédés de l'inversion et de l'ellipse qui sont constamment mis à contribution; ensuite, l'emploi de mots rares, le plus souvent empruntés au lexique de la botanique. Il faut relire pour bien percevoir l'articulation syntaxique et pour bien apprécier les images, souvent complexes et déroutantes.

Une grande journaliste, une femme passionnée



Biographie

Colette Beauchamp
Judith Jasmin

432 pages - photos 24,95\$

De feu et de flamme

La Révolution tranquille a été portée par quelques êtres hors du commun qui ont servi de modèles à toute une société. Judith Jasmin comptait parmi ceux-là, et cette biographie la fait revivre avec une intensité extraordinaire.

Séances de signatures stand Boréal #123
le vendredi 13 novembre, de 14 à 15 heures, le samedi 14 novembre, de 18 à 19 heures et le dimanche 15 novembre, de 13 à 14 heures et de 16 à 17 heures



Boréal
au rendez-vous
des idées

TOURISME / chronique

Voyager... pour favoriser la paix

Normand Cazalais

L'ENFER, c'est les autres. Tous les jours, les guerres, injustices et atrocités donnent raison à Sartre. L'autre, c'est l'étranger, l'ennemi. Différent, il fait peur. L'histoire de l'humanité s'est construite sur des frontières, des murs, des remparts et des douves, sur des idéologies, des refus sociaux et des conflits. Un spécialiste, Louis D'Amore, parle à ce propos d'une carte mentale que chacun nourrit quotidiennement et qui départage le monde entre bons et méchants, entre ceux qui pensent et agissent comme nous et les autres. «L'image de l'ennemi, a-t-il écrit, s'appuie sur notre tendance à ne prendre pour vrais que les faits et opinions qui rejoignent nos idées préconçues. En conséquence, l'ennemi ne peut être que source du pire.»

Américain d'origine et maintenant établi à Montréal, Louis D'Amore s'est depuis longtemps intéressé aux aspects prospectifs du tourisme et au développement de stratégies à mettre en oeuvre pour favoriser son épanouissement. Il a vu, entre autres, dans le tourisme un levier privilégié pour établir des relations plus harmonieuses entre les diverses communautés humaines. En un mot, pour favoriser la paix.

«Par le voyage, a-t-il déclaré en interview, les gens en viennent à connaître d'autres peuples, de façon personnelle, individuelle. Ils se rencontrent face à face et constatent que, s'il y a des différences, existent aussi des similitudes, des ressemblances: nous avons tous et toutes des intérêts communs, des aspirations communes et, plus encore, nous voulons, tous et toutes, que nos enfants puissent grandir dans un monde de paix. Nous vivons — faut-il le répéter? — dans un village global et le voyage est une forme d'éducation qui plonge plus profondément en nous-même que tous les cours scientifiques ou techniques.»

Un utopiste concret

La paix, à son avis, peut être bien davantage qu'une vision de l'esprit logée quelque part au rayon des vœux pieux. Citant tout à la fois le philosophe Spinoza et la définition qu'en donne la langue russe, il a soutenu à de nombreuses tribunes que la paix est une force dynamique qui rejoint tout autant l'équilibre au sein du cosmos qu'une ouverture à l'autre et la recherche de soi. Un autre utopiste? C'est

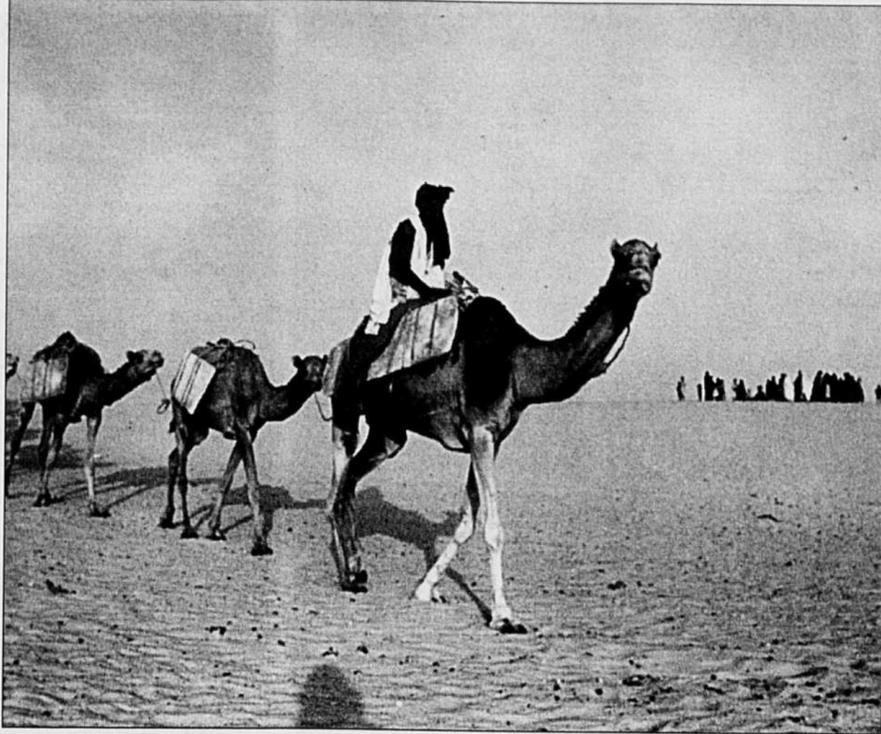


PHOTO ARCHIVES

Par le voyage, les gens en viennent à connaître d'autres peuples, de façon personnelle, individuelle.

possible. Un utopiste en tout cas qui a essayé de donner corps à ses rêves. En octobre 1988, il organisa à Vancouver une conférence mondiale, la première du genre, sur le thème du *Tourisme, une force vitale pour la paix*. (Tourism - A Vital Force for Peace). Huit cents personnes venues de 67 pays y participèrent, sous la présidence d'honneur de Vigdis Finnbogadottir, présidente d'Islande, et eurent même droit, sur écran géant, à des allocutions du pape Jean-Paul II et du président américain Ronald Reagan.

Cette conférence de Vancouver porta plusieurs fruits. Elle adopta tout d'abord une charte, dite de Columbia, dont je n'ai pu obtenir de copie française — mais existe-t-elle? — qui a transcrit de façon formelle les préoccupations fondamentales des délégués. Dans ses grandes lignes, cette charte affirme que le tourisme est un phénomène qui implique tous les peuples et toutes les nations à la fois comme hôtes et visiteurs et qu'il peut grandement les aider à

coexister dans l'amitié et la paix grâce au partage et au respect des croyances, cultures et dignités d'autrui.

La charte enjoint les nations, les états, les organismes publics et privés, les entreprises et tous les individus à éliminer les guerres, le terrorisme et l'injustice, à cesser la course aux armements, à libérer les otages partout dans le monde. Elle leur demande de mettre au point des politiques et initiatives propres à construire un monde où le tourisme permettra de promouvoir confiance et compréhension réciproques, de réduire les inégalités économiques, d'améliorer la qualité de la vie, de protéger et de mettre en valeur l'environnement et de contribuer au développement durable.

De la conférence sur le *Tourisme, une force vitale pour la paix* est aussi né au Canada *l'Institut international pour la paix* (International Institute for Peace), un organisme sans but lucratif basé à Montréal (au 3680, rue de la Montagne, 514-281-1822) et dont

Louis D'Amore est le président. Ses objectifs sont «de faciliter et de stimuler les initiatives touristiques qui contribuent à la bonne entente et à la collaboration internationales, qui peuvent améliorer la qualité de l'environnement (soit naturel, soit aménagé) et qui sont liées à la conservation du patrimoine et à la Stratégie mondiale de conservation pour un développement durable.»

Depuis sa création, l'Institut a établi des liens avec de nombreux partenaires à l'étranger. Au Canada, il s'est activement intéressé aux travaux de la table fédérale de concertation entre l'économie et l'environnement. L'an dernier, il s'est également associé, dans une perspective plus politique, aux travaux de la société Canada 125 pour implanter, dans quelque 250 municipalités à *mari usque ad mare*, un réseau de «parcs canadiens pour la paix» et pour rappeler au Canada ses engagements d'assurer la protection de l'environnement et la paix dans le monde.

L'utopie fait son chemin.

EXPOSITIONS

Ateliers et galeries

ARTICULE: 15 ouest Mont-Royal, ste 105, Montréal (842-9686) — Oeuvres de Tony De Melo, et installation vidéo de Nelson Hendricks, du 9 janv. au 7 fév.

ATELIER A: 796A Champagneur, ste 2, Montréal — Dessins et peintures de Pandelis Tsakpinis, jusqu'au 30 janv.

AXE NÉO-7: 205 rue Montcalm, Hull (819-771-2122) — Oeuvres de John Gouws, du 10 janv. au 7 fév.

LE BALCON DES ARTS: 650 Notre-Dame, St-Lambert (466-8920) — Oeuvres de Aoyotte, Cosgrove, Del Signore, Lecor, Picher, Tiengo, Bonet et autres

B-312 ÉMERGENCE INC: 372 ouest Ste-Catherine, ste 312, Montréal (874-9423) — Oeuvres de Kevin de Forest, du 9 au 30 janv.

CENTRE DES ARTS VISUELS: 350 Victoria, Montréal (488-9559) — Galerie McLure: Oeuvres de Dyana Werden, du 15 janv. au 6 fév.

CENTRE SAÏDEY BRONFMAN: 5170 chemin Côte Ste-Catherine, Montréal (739-2301) — Oeuvres de Jochen Gerz, du 12 janv. au 12 fév.

CENTRE COMMÉMORATIF DE L'HOLOCAUSTE À MONTRÉAL: 5151 chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal (345-2605) — Splendeur et destruction: la vie juive qui s'est plus, 1919-1945. Les enfants de l'Holocauste: legs d'une génération disparue. Visites guidées sur demande, des expositions, dim. au jeu. de 10h à 16h.

CENTRE DE DESIGN DE L'UQAM: 200 ouest Sherbrooke, Montréal — 100 affiches japonaises, collection du Centre Frédéric Metz, du 14 janv. au 21 fév., mer. au dim. de 12h à 18h.

CENTRE D'EXPOSITION CIRCA: 372 ouest Ste-Catherine ste 444, Montréal (393-8248) — Oeuvres de Mark Prent, du 16 janv. au 27 fév.

CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX PALAIS: 185 Du Palais, St-Jérôme (432-7171) — Oeuvres de Herman Heimlich, Claude Millet et de Guy Nadeau, du 10 janv. au 21 fév.

CENTRE D'HISTOIRE DE MONTRÉAL: 335 Place d'Youville, Vieux-Montréal (872-3207) — Place aux Montréalais, photographies, caricatures, bandes vidéo sur les grandes périodes de l'histoire de la ville

LA CHAMBRE BLANCHE: 185 est Christophe-Colomb, Québec (418-529-2715) — «Chambres d'hôtel» festivités pour le 15e anniversaire de la Chambre Blanche, 15 artistes en résidence dans 15 chambres d'hôtel de Québec, du 10 au 31 janv.

ESPACE VERRE: 1200 rue Mill, Montréal (933-6849) — Oeuvres des étudiants de formation collégiale, du 6 au 29 janv.

GALERIE ALIOS: 6615 Papineau, Montréal (593-8515) — Oeuvres de Richard Barbeau, Harry Jacques et Lionel Jules, jusqu'au 26 janv.

GALERIE D'ART LEONARD ET BINA EL-REHAI: 1400 ouest de Maisonneuve, Montréal — Premiers regards, impressions européennes de l'histoire naturelle au Canada du 16e au 19e siècle, du 14 janv. au 27 fév.

GALERIE D'ART OBSERVATOIRE 4: 372 ouest Ste-Catherine bur. 426, Montréal — Oeuvres de James Grant, du 16 janv. au 10 fév.

GALERIE RENÉ BLOUIN: 372 ouest Ste-Catherine ch 501, Montréal (393-9969) — Oeuvres de Pierre Dorion et Sarah Stevenson, du 12 déc. au 6 fév.

GALERIE BROCARD: 2691 Curé Labelle, Prévost (1-224-4294) — Liquidation en permanence de Aoyotte, Cosgrove, Masson, Riopelle et plus de 100 artistes canadiens, ven. au dim. de 10h à 18h.

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 372 ouest Ste-Catherine, ste 418, Montréal (875-0071) — Oeuvres de Guy Bourassa, du 16 janv. au 20 fév.

GALERIE CLARK: 1591 rue Clark, 2e étage, Montréal (288-4972) — Oeuvres de François Lacasse et Nicolas Baier, du 14 janv. au 7 fév.

GALERIE COLBERT: 5196 rue Paré, coin Mountain Sights, Montréal (738-5209) — Oeuvres d'artistes québécois dont: Assier, Elce Barrette, Masson, Briansky, Hébert, Noël, Segal, Soulikias, Tiengo, sculptures de Wertheimer et Lorain, ouvert du mar. au dim.

GALERIE DARE-DARE: 279 ouest Sherbrooke ste 311B, Montréal (844-8327) — Sculptures récentes de Carren Tyler, du 9 au 31 janv.

GALERIE GRAFF: 963 est Rachel, Montréal (526-2616) — Oeuvres de Suzanne Roux, du 14 janv. au 7 fév.

GALERIE HORACE: 74 Albert, Sherbrooke (819-821-2326) — Salle 1: Oeuvres de Réal Bergeron — Salle 2: Oeuvres de Marie-Hélène Roy, du 8 au 31 janv.

GALERIE LIPPEL: 1324 ouest Sherbrooke, Montréal (842-6369) — Sculptures en pierre, les peuples Kisi de l'Afrique et les Inuit du Nord, jusqu'au 22 janv.

GALERIE MONTCALM: 25 rue Laurier, Hull (819-595-7488) — Oeuvres de Yvon Goulet et Christine Marcotte, jusqu'au 17 janv.

GALERIE SKOL: 279 ouest Sherbrooke ste 311A, Montréal (842-4021) — Oeuvres de Suzan Dionne Balz, du 9 au 31 janv.

GALERIE TROIS: 4710 St-Amroise, ste 101, Montréal (939-1704) — Photographies d'archives: Sorel Cohen, Moira Egan, Nina Levitt, Cheryl Simon et Cheryl Sourkes, du 6 au 29 janv.

GALERIE TROIS POINTS: 307 ouest Ste-Catherine, ste 555, Montréal (845-5555) — Salle 1: Oeuvres de Paul Lacroix — Salle 2: Oeuvres de Marie-Claude Bouthillier, du 6 au 30 janv.

GALERIE JEAN-PIERRE VALENTIN: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637) — Oeuvres de Riopelle, Fortin, Pellan, Tanobe, et autres.

GALERIE VERTICALE ART CONTEMPORAIN: 1897 ouest boul. Dagenais, Laval (628-8684) — Peintures et vidéo de Mario Côté, du 8 janv. au 7 fév.

GALERIE DE LA VILLE: 12001 de Salaberry, Dollard-des-Ormeaux (684-1010) — Oeuvres de Muli Tang, du 6 janv. au 7 fév.

GALERIE VOX: 4060 St-Laurent ste 110, Montréal (844-6993) — Photographies de Mark Boudreau, du 9 janv. au 7 fév.

GALERIE WESTMOUNT: 4912 ouest Sherbrooke, Montréal (484-1488) — Sculptures de Liard, bronzes de Stromberg, bois de C. Lemieux

L'INSPECTEUR ÉPINGLE: 4051 St-Hubert, Montréal (598-7764) — Artifices: oeuvres de Josette Trépanier, du 11 au 30 janv.

MAISON RADIO-CANADA: 1400 est boul. René-Lévesque, Montréal (597-4520) — Oeuvres de Jean Letarte, du 13 au 28 janv.

OBORO: 4001 rue Berri, ste 301, Montréal (844-3250) — Oeuvres de Luc Bourdon, du 9 janv. au 14 fév.

VILLA BAGATELLE: 1563 chemin St-Louis, Sillery (418-688-8074) — Vente de sérigraphies bénéfiques, dont Dumas, lacuro, Rousseau. Grondin, jusqu'au 29 janv.

Musées

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL: 185 ouest Ste-Catherine, Montréal (847-6226) — La Collection: second tableau, 220 œuvres de la collection du Musée, jusqu'au 25 avril — Michèle Waquant: impression débâchée, du 16 déc. au 31 janv. — Vistesses commentées disponibles, réservations: 847-6253

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS (CHÂTEAU DUFRESNE): rue Pie IX et Sherbrooke est, Montréal (259-2575) — Sylvain Dubuisson, designer — Impressions et imprimés, foulards par The Fabric Workshop, jusqu'au 24 janv.

MUSÉE D'ART SAINT-LAURENT: 615 boul. Ste-Croix, St-Laurent (747-7367) — Arts anciens et traditions artisanales du Québec, exposition permanente.

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1379 ouest Sherbrooke, Montréal (285-1600) — Pavillon Jean-Noël Desmarais: Construire: un art, jusqu'au 2 mai 93 - Figurer dans l'espace, jusqu'en avril 94 - Toucher du bois, jusqu'au 26 sept. 93 - Pop Art, jusqu'au 24 janv. 93 - Collection permanente — Ouvert du mar. au dim. de 11h à 18h, les mer. et sam. jusqu'à 21h.

MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS: 100 rue Laurier, Hull — L'art inuit et la relève, jusqu'au 2 mai — OPUS, la facture instrumentale au Canada, jusqu'au 18 sept.

MUSÉE (CENTRE) CANADIEN D'ARCHITECTURE: 1920 Baile, Montréal (939-7026) — Musée consacré à l'art de l'architecture: 20.000 dessins et estampes de maîtres, 120.000 livres, 45.000 photographies, ainsi que des fonds d'archives importants. — Montréal, ville fortifiée au 18e siècle — Apprendre de toutes pièces, jusqu'au 25 avril

MUSÉE DE LA CIVILISATION: 85 Dalhousie, Québec (418-643-2158) — Objets de civilisation, exposition permanente - La barque à voile, exposition permanente - Mémoires, exposition permanente - Messages, exposition sur les moyens de communication entre les individus et les sociétés, en permanence - Être dans son assiette, jusqu'au 31 janv. 93 - Mi-vrai, mi-faux, jusqu'au 31 janv. 93

MUSÉE MARC-AURÉLE FORTIN: 118 St-Pierre, Montréal (845-6108) — Oeuvres de

Marc-Aurèle Fortin en permanence - Force et couleurs, rétrospective des œuvres de Albert Rousseau (1908-1982) jusqu'au 31 janv. - Ouvert du mar. au dim. de 11h à 17h.

WADDINGTON AND GORCE: 2155 Mackay, Montréal (847-1112) — Oeuvres de Chaky, Morrice, Stewart, et autres, jusqu'au 15 fév.

MUSÉE MCCORD: 690 ouest Sherbrooke, Montréal (396-7100) — Mont-Royal, Ville-Marie: vues et plans anciens de Montréal - 1900: le Québec à un tournant - Formes et modes: le costume à Montréal du 19e siècle - Question de goût: arts décoratifs et beaux-arts au McCord - Le pont Victoria, un lien vital - La famille McCord: une vision passionnée, exposition sur le fondateur du Musée - Premières actions du Canada: expositions thématiques en collaboration avec différentes communautés autochtones - Le Canada de la fin du 18e siècle: images reproduites à l'étranger.

MUSÉE MARSIL: 349 Riverside Drive, St-Lambert (671-3098) — Grande tenue, coup d'oeil sur la collection de costumes, du 20 janv. au 28 mars

MUSÉE POINTE-À-CALLIÈRE: 350 Place Royale, angle de la Commune, Montréal (872-9150) — Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, site historique - Vestiges, collection permanente d'artefacts, et animation - Du wampum à la carte de crédit, Des couches et des couches d'histoire, expositions permanentes, mar. au dim. de 10h à 17h., mer. de 11h à 20h.

MUSÉE DU QUÉBEC: 1 ave Wolfe-Montcalm, Québec (418-643-2150) — Pavillon Baillargé: 1er étage: Cachots, bloc cellulaire conservé comme témoin de la vie carcérale au temps de la prison de Québec — Nature morte avec chaise, oeuvre de Helen Escobedo — 3e étage: Edward et William Sutherland Maxwell, architectes — 4e étage: Tourelle du pavillon Baillargé: Oeuvre de David Moore — Pavillon Gérard-Morisset: R.C.: Collection du Musée jusqu'au 14 mars — Collection du Musée art ancien religieux et art ancien profane jusqu'en 1994 — 1er étage: Toulouse-Lautrec s'affiche: la collection Baldwin M. Baldwin jusqu'au 28 fév. — La crise de l'abstraction au Canada, les années 50, jusqu'au 31 janv. — 2e étage: La crise de l'abstraction au Canada, les années 1950.

MAISON DE LA CULTURE MERCIER: 8105 Hochelaga, Montréal — Couleurs tropicales de Hugette Mathieu-Lussier, du 13 janv. au 28 fév. — 11e triennale Xylon international, plus de 140 artistes issus de 26 pays, du 20 janv. au 21 fév.

MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRACE: 3755 Botrel, Montréal — Enfants d'ailleurs, photographies, du 8 janv. au 21 fév. — Boîte, art actuel nouvel angle, exposition du Conseil des arts textiles du Québec, du 15 janv. au 14 fév. — La culture grecque vue par Nadia Assimopoulos, du 20 janv. au 28 fév.

MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL: 465 est Mont-Royal, Montréal (872-2266) — Grande Baleine, exposition multidisciplinaire, artistes visuels blancs et autochtones, du 16 janv. au 21 fév.

MAISON DE LA CULTURE ROSEMONT PÉTITE-PATRIE: 6707 DeLorimier, Montréal — L'artiste visionnaire, les grands mouvements qui ont marqué l'histoire de l'art, du 15 janv. au 14 fév.

Maisons de la culture

MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES: 5290 chemin Côte-des-Neiges, Montréal — 23 artistes graveurs de l'Atelier Circulaire, du 20 janv. au 14 fév. — Dix ans de l'Atelier d'estampe Sagamie d'Alma, du 20 janv. au 14 fév.

MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC: 2550 est Ontario, Montréal (872-7882) — Installation de Zilon, du 8 janv. au 21 fév. — Oeuvres de Michèle Assal, Céline Goudreau et Louise Mercure, du 12 janv. au 14 fév.

MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY: 6052 boul. Monk, Montréal — Profil des années 50, photographies de Roméo Gariépy, exposition de la Cinéma-thèque Québécoise, du 14 janv. au 28 mars

VINS / chronique

Sirius, un brillant petit Bordeaux

Noël Masseur et Pierre Séguin

«SAVIEZ-VOUS que l'étoile la plus brillante du firmament s'appelle Sirius? Et que la meilleure façon de l'observer, c'est à minuit pile, le jour de l'An en regardant plein sud. Là, immanquablement, année après année, sur le méridien, se trouve l'étoile Sirius au moment où toute l'Amérique du Nord s'embrace et se souhaite ce qu'il y a de mieux sous les cieux pour l'année naissante.» C'est en ces termes que l'astronome amateur de la famille nous fit partager sa passion stellaire au milieu du réveillon de la saint-Sylvestre. Devant cet exposé savant, notre réponse de vinophiles impénitents fut de dire que Sirius, c'est aussi un vin rouge et blanc de Bordeaux et parmi les meilleurs de sa catégorie. Et, comme il n'était pas question de s'en laisser imposer par le scientifique, nous nous sommes permis un petit exposé sur ce vin qui mérite d'être mieux connu.

Oeuvre de négoce

Sirius est l'oeuvre de la famille Sichel, bien connue à Bordeaux et propriétaire avec le groupe hollandais Malher-Besse du non moins célèbre Château Palmer, troisième cru classé du Médoc, d'appellation Margaux qui donne un vin exceptionnel, parmi les meilleurs de Bordeaux et de la planète. Les Sichel possèdent aussi le château d'Angludet, cru bourgeois d'appellation Margaux aussi qui faisait autrefois le bonheur des amateurs québécois qui pouvaient se le procurer dans toutes les succursales de la SAQ jusqu'en 1985. Son prix à la hausse mais mérité serait à l'origine de sa disparition du répertoire général. Les vins chers se vendent moins bien dans les succursales régulières et c'est compréhensible mais espérons revoir ce cru de nouveau sur la liste des spécialités de la Maison des Vins. Aux prix qu'atteignent les crus classés, les bons crus bourgeois sont une avenue que de plus en plus de vinophiles empruntent pour satisfaire leur soif de vins de Bordeaux.

Les Sichel, disions-nous, sont propriétaires de châteaux à Bordeaux, mais ils sont aussi négociants. Ils achètent des vins de petits propriétaires, les assemblent, font la mise en bouteille et les commercialisent sous des noms de marques, comme par exemple le Bordeaux Sichel ou le Sirius. Ce dernier vin reste néanmoins un vin tout à fait spécial.

Un traitement réservé aux crus classés

À l'instar des crus classés, ce vin d'assemblage reçoit un traitement de faveur: fermentation conduite en barriques neuves (60% de chêne de l'Allier, élevage sur lies fines, battonnage hebdomadaire pendant

quelques mois pour obtenir un vin plus gras et plus parfumé pour le Sirius blanc. Le Sirius rouge, pour sa part, est élaboré à 80% selon la méthode traditionnelle de fermentation en cuve et à 20% selon la méthode de la macération carbonique, méthode utilisée pour faire le Beaujolais. Cette particularité, dans l'élaboration, apporte un charme plus immédiat au vin, un fruit plus explosif et donne la possibilité de le consommer plus rapidement, un avantage certain pour le consommateur moyen qui ne possède pas de cave et qui n'attend plus avant de boire les vins et pour le producteur qui vend son vin plus vite. Le vin est ensuite élevé en fûts de chêne dont une bonne part de neufs pour environ 15 mois avant la mise en bouteille. Bien que de simple appellation Bordeaux, Sirius est vinifié comme un vin issu d'un grand terroir, ce qu'il n'est pas mais cette idée vient du Nouveau Monde où la qualité est principalement déterminée par la vinification et sa vinification à l'opposé du système français où la vinification est limitée par la notion du terroir d'origine et du niveau d'appellation. Les grands châteaux et autres vignobles prestigieux sont situés dans des régions dont le sol, l'exposition et la géographie (qui forment la notion de terroir) donnent aux vins un caractère unique. Les vins rares et historiquement prestigieux sont généralement vendus à prix élevés. Cela permet au producteur d'investir dans les procédés de vinification et de tirer ainsi le maximum de son terroir.

À l'inverse, les producteurs se trouvant dans des appellations moins aristocratiques se heurtent à l'image limitée de leur terroir et, par conséquent, sont limités du point de vue financier pour élaborer un vin plus complet, plus fin. Avec Sirius et quelques autres s'opère un changement majeur de l'image du vin blanc bordelais. Le cépage sémillon retrouve un prestige oublié (95% dans Sirius) et une vinification en fûts lui donne une présence certaine et un caractère trop longtemps ignorés par les promoteurs de la vinification à froid et les sauvignolistes. Le Sirius blanc 89 présente une jolie robe dorée pâle, un nez fin de miel et de cire d'abeille. La bouche vous étonnera avec son gras et sa richesse sans être dépourvue d'une excellente acidité. On peut le boire maintenant ou l'attendre jusqu'à trois ou quatre ans. Vous le trouverez aux maisons de Vins ou dans les grandes succursales régionales à un prix (14,95\$), qui le laisse à la portée de toutes les bourses.

Le Sirius rouge 1988 est d'aussi bonne qualité mais nous apparaît moins complet que son frère blanc. Il n'en demeure pas moins un très bon Bordeaux rouge que l'on boira au cours des deux prochaines années. À la santé des astronomes.

Advertisement for Sirius Bordeaux wine. Includes a starburst logo, the text 'PRODUIT DE FRANCE', 'SIRIUS BORDEAUX', 'APPELLATION BORDEAUX CONTRÔLÉE', '1989', 'MIS EN BOUTEILLE PAR SCSOE A F 33270 POUR PETER A SICHEL', 'Aide 12,5% vol. VIN BLANC', 'NEGOCIANT A BORDEAUX-FRANCE', '750 ml WHITE WINE', 'PRODUCT OF FRANCE', and 'Aider le monde mot à mot' with a logo and 'CODE' text.

TOURISME / excursion

Ottawa sous la neige... et sur la glace

Normand Cazalais

DANS le bilan de son expérience à Ottawa, l'ex-sénateur Claude Castonguay soulignait à quel point il fut étonné de découvrir une faune politique et une ville qui semblaient vivre sur une autre planète, hors des contraintes d'une récession que subit cependant le commun des mortels.

Il faut comprendre qu'Ottawa est la capitale d'un pays qui a récemment été désigné par une autorité à la matière, à savoir la Banque mondiale, comme le onzième plus riche de la planète. Il faut savoir aussi qu'une capitale est, pour tout état, une vitrine offerte à l'appréciation sinon à l'envie des visiteurs étrangers, qu'ils soient dignitaires, gens d'affaires ou simples touristes.

Ce qui explique que, malgré une population somme toute modeste (quelque 600 000 personnes dans toute l'agglomération, y compris le versant québécois), la capitale fédérale soit dotée d'un nombre impressionnant de musées de grande qualité (Galerie nationale, de l'Homme, des Sciences naturelles, des Sciences et de la Technologie et celui des Civilisations à Hull), d'équipements culturels de grande envergure comme le Centre national des arts par exemple et d'hôtels de grand luxe sans compter le patrimoine historique et architectural constitué par les édifices du Parlement.

Pour tout dire, Ottawa a beaucoup à offrir, surtout depuis une quinzaine d'années alors que de constants efforts ont été déployés pour en faire une ville agréable et, disons-le, vivante.

Ainsi, cet hiver, du 5 au 14 février prochain, aura lieu la quinzième édition du Bal des Neiges, mis sur pied en 1979 par la Commission de la Capitale nationale pour "célébrer le climat nordique du Canada". Plus de 1,2 million de personnes y ont participé l'an dernier, dont le quart venaient de l'extérieur de la région. À Ottawa mais aussi dans les municipalités des deux côtés de la rivière, cela se traduit par toute une série de concours de sculpture, de courses en canot, randonnées en traîneaux à chiens, pêche blanche, raquette... en tout plus de 120 activités.

Des skis et des patins

À moins d'une heure de route, dans les Laurentides outaouaises, les centres de ski alpin Edelweiss,



Les patineurs sur le canal Rideau, au beau milieu du Bal des Neiges... quand la glace tient.



PHOTO DENIS DREVER/CCN

Le sigle officiel du Bal des Neiges sert de toile de fond à tous les spectacles.

Mont-St-Marie. Vorlage et Mont Cascades offrent des dénivellées plus modestes que dans les autres régions du Québec mais fort bien adaptées aux activités familiales. Divers hôtels, tels le Plaza de la Chaudière, le Château Cartier Sheraton, le Ramada, la Victoria, proposent des forfaits, allant de 50\$, 55\$ ou de 116\$ par personne en occupation double. Tout près, à quinze minutes à peine, le Parc de la Gatineau étire, en des lieux d'une surprenante sérénité, 190 kilomètres de pistes de ski de fond balisées et bien entretenues, ponctuées de neuf relais chauffés et desservies par treize stationnements.

Mais l'orgueil d'Ottawa reste sans conteste la longue patinoire du canal Rideau, 7,8 kilomètres bien comptés! Entre les grands arbres engourdis par le gel, des gens de tout âge retombent en enfance et patinent. Certains en profitent pour se compter fleurette, rencontrer des amis, des parents, ad-

mirer les riches demeures des beaux quartiers, se délier les jambes ou prendre, à l'un des kiosques qui en parsèment le circuit, un chocolat bien chaud ou une queue de castor, la spécialité du Bal de Neige.

Le hic, bien sûr, ce sont les conditions climatiques. Est-ce le Pinatubo, est-ce la couche d'ozone, la glace peut parfois être si mince, comme au début janvier, que les patins restent accrochés à leurs clous. Mais tous les devins et optimistes d'Ottawa et des alentours vont dire que le froid va revenir et que la glace tiendra jusqu'à la fin février. À vous de vérifier!

Renseignements:
Office du tourisme et des congrès d'Ottawa, (613) 237-5158.

Commission de la Capitale nationale, 161, avenue Laurier ouest, Ottawa, Ontario, K1P 6J6, 1-800-465-1867.

Association touristique de l'Outaouais, C.P. 2000, Hull, Québec, J8X 3Z2.

VOYAGES INTERNATIONAUX V.I.P.
4949, Métropolitain Est
Tél. 326-1987
Cours d'espagnol à Montréal avec séjour d'immersion en Amérique latine, cours, hébergement, repas, billets d'avion, deux mois de séjour.
2500 \$
Détenant d'un permis du Québec

À LA DÉCOUVERTE DU QUÉBEC

MONTÉRÉGIE-RIGAUD

AUBERGE DES GALLANT: Les chevreuils sont arrivés! Gâtez-vous en profitant de notre forfait romantique — chambre luxueuse avec foyer, repas gastronomique, petit-déjeuner et pourboire, seulement 199\$ pour deux personnes. Sauna, salle d'exercices, ski de fond, ski alpin. Brunch champêtre à l'étable le dimanche 15,95\$. 5 fleurs de Lys, 4 fourchettes. Certificat-cadeau à partir de 40,00\$. Réservations: 514-459-4241 (Montréal 451-4961). Direction 40 Ouest vers Ottawa, sortie 17.

LANAUDIÈRE

AUBERGE DE LA MONTAGNE COUPÉE: Pour l'amour de la nature, confort douillet de 50 chd et suites luxueuses avec bain toub. et foyer. Saunas, piscine int. avec vue panoramique sur sentiers de ski de fond. Cuisine gastronomique audacieuse. Boutique artisanale, PATINOIRE LAGUNE, PIQUE-NIQUE sur neige pour groupes. Forfait de skieur à partir de 73\$/pers./j./occ. double (prix semaine) INFO et RÉ. sans frais: 1-800-363-8614. (rte 131 N à 1 hre de Mt)

CHARLEVOIX

FORFAITS: Prix exceptionnel en semaine et fin de semaine à partir de 55 \$ p.p. (P.A.M.) par jour, occ. dbl. 30 chambres toutes catégories. Salles à manger réputées, 4 fleurs de lys et 4 fourchettes. Piscine intérieure, saunas, bain tourbillons. Boîte à chanson. Centre de santé-beauté. Boutique d'art. Au cœur du Baie St-Paul artistique, 23, rue Saint-Jean-Baptiste, Baie Saint-Paul, (418) 435-2255.

Dans un haut-lieu de la gastronomie au Québec offrez-vous cette vacance d'hiver dont vous avez toujours rêvé. Vue exceptionnelle sur le fleuve. Chambres romantiques et luxueuses, la majorité avec bain tourbillon et foyer. Skiez le Massif et Grand Fonds. Ski de fond, motoneige, traîneau à chiens. P.A.M. à compter de 93 \$ pers. occ. d. tous taxes et pourboires inclus. 413-665-3731

MONT SAINTE-ANNE

Auberge La Camarine A cinq minutes du Mont Sainte-Anne combinez gastronomie et sports d'hiver au confort moderne de nos 31 chambres, la plupart avec foyer et couette. Gagnant provincial du Grand Prix Québécois de la Gastronomie 1992. Forfait "Évasion" à partir 149,00\$ p.pers. occ. double en basse saison incluant: 2 nuits, un souper, 2 grands déjeuners, les pourboires, le service privé de navette à la montagne. Aussi forfait "Plein air et Affaires". Réservation (418) 827-5703, acceptons frais d'appel.

RELAIS & CHATEAUX

LA FINE FLEUR DES MAÎTRES HÔTELIERS

CHARLEVOIX / CAP À L'AIGLE

LA PINSONNIÈRE: Sous un même toit: Un relais de campagne au confort incomparable, un grand restaurant et une cave exceptionnelle. Piscine intérieure, sauna et centre équestre classique. À proximité du Mont Grand Fonds. N'ATTENDEZ PAS LA SAINT-VALENTIN POUR LUI PROUVER VOTRE AMOUR... PROFITEZ DE NOS TARIFS SPÉCIAUX DE JANVIER. (418) 665-4431. Télécopie: (418) 665-7156.

LAURENTIDES

HÔTEL-RESTAURANT L'EAU-À-LA-BOUCHE: Ste-Adèle, Hôtel 5 fleurs de lys, 4 diamants CAA. Forfait Une autre Tentation 112\$ par personne, 1 nuit chambre-salon, souper, petit déjeuner, pourboire inclus, (taxes en sus) en occupation double. — Forfait SKI: A partir de 210\$ par personne, 2 nuits - 2 petits déjeuners - 1 souper Table d'Hôte - 2 jours de ski alpin - pourboire inclus (taxes en sus) en occupation double. Forfait Voyages de Noces, Anniversaire de mariage. Tél. sans frais de Montréal-centre 514-227-1416 ou 514-229-2991.

MONTÉRÉGIE / SAINT-MARC-SUR-RICHELIEU

HÔTELLERIE LES TROIS TILLEULS: A St-Marc-sur-Richelieu. Une hôtellerie paisible et confortable, dans une demeure d'un autre âge, sur le bord de la rivière Richelieu et où le personnel n'a qu'un seul désir: satisfaire. Lauréat national «Mérite de la Restauration». Nous avons différents forfaits à vous proposer. 584-2231.

ESTRIE / NORTH HATLEY

AUBERGE HATLEY: Plein air et gastronomie dans un décor gourmands, classifié 4 fourchettes, une cave à vin de plus de 300 étiquettes. Prix d'Excellence 1992, The Wine Spectator. Le charme d'une vieille demeure bourgeoise perchée sur une colline dominant le Lac Massawippi. 25 chambres dont plusieurs avec foyer et bain tourbillon. 30 km de pistes de ski de randonnée à la porte de l'Auberge, ski alpin, promenade à chevaux en traîneau, équitation. Forfaits disponibles incluant les soupers, petits déj. et service. Pour profiter au maximum des plaisirs de l'hiver, venez vous faire dorloter à l'Auberge Hatley. (819) 842-2451

OFFREZ-VOUS UN SÉJOUR CHEZ LA FAMILLE DUFOUR

BEAUPRÉ / MONT SAINTE-ANNE

HÔTEL VAL-DES-NEIGES: Centre de villégiature de congrès situé au pied du Mont Sainte-Anne. 110 chambres de luxe, cuisine réputée, piscine intérieure panoramique, sauna, bain tourbillon, salle d'exercices, salles de réunion (12). Demandez nos avantages forfaits: «Évasion à la montagne», «Coeur à coeur», «Douce Vacances», «Réunion d'affaires», «Ski à la carte», «Cadeau», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 827-5711. FAX (418) 827-5997, sans frais: 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162.

BAIE SAINT-PAUL

AUBERGE LA PIGNORONDE: Auberge à flanc de montagne avec vue magnifique sur le Saint-Laurent. 27 chambres tout confort, fine cuisine, salle de réunions et de jeux, piscine intérieure panoramique, bar-détente, ambiance chaleureuse, etc. Demandez nos forfaits: «Évasion vers l'Art», «Coeur à Coeur», «Douce Vacances», «Réunion d'affaires», «Ski Envoutant», «Cadeau», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 435-5505. FAX (418) 435-2779, sans frais 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162.

ISLE-AUX-COUDRES

HÔTEL CAP-AUX-PIERRES: Dans une ambiance familiale, 46 chambres et 52 motels tout confort, cuisine exceptionnelle, piscine intérieure et extérieure, billard, ping-pong, tournois sportifs, soirées animées, folklore, ambiance familiale. Demandez nos forfaits: «Évasion dans l'île», «Coeur à Coeur», «Réunion d'affaires», «Val-des-Neiges-Cap-Aux-Pierres», «Douce Vacances», «Randonnées en traîneau à chiens», «Cadeau», «Détente», «Pâques», etc. Tarifs et forfaits spéciaux pour groupes. Tél.: (418) 438-2711. FAX (418) 438-2127, sans frais 1-800-463-5250. HÔTE: 1-800-361-6162.

VIEUX-QUÉBEC

HÔTEL CLARENDON: Construit en 1870, situé au centre des fortifications du Vieux-Québec, entièrement rénové, climatisé en ses murs le restaurant Charles Baillairgé, le plus ancien restaurant au Canada. 93 chambres tout confort, cuisine raffinée, Bar l'Emprise où le jazz est à l'honneur, directement relié à un stationnement intérieur. Demandez nos avantages forfaits dont le forfait «cadeau». Tél.: (418) 692-2480. FAX: (418) 692-4652 — 1-800-463-5250. HÔTE 1-800-361-6162.

ARTS VISUELS

Au large des objets

Andrée Pagé

Centre d'exposition des Gouverneurs,
90, chemin des Patriotes, Sorel
Jusqu'au 31 janvier

Jean Dumont

DANS SON LIVRE intitulé *Le laboratoire de Blanche Célanuy*, imprimé en Italie en 1990, dans lequel les photographies de divers éléments plastiques du «Laboratoire» sont accompagnées de quelques propositions textuelles vagabondes, l'auteur, André Pagé, fait remarquer: «On fait toujours un peu de cinéma autour d'une oeuvre d'art. Autour d'un artiste. D'un critique. Ce cinéma sert peut-être de lien. De mayonnaise. De porte d'entrée ou carrément de barrière à la lecture de l'oeuvre».

C'est on ne peut plus juste. Mais si nous admettons que cette habitude est une façon de farder le réel, de le regarder sous un éclairage particulier, d'y pratiquer une découpe, en quelque sorte, de cadrer seulement ce que nous avons décidé de voir et de mettre en valeur, nous sommes alors bien obligés de reconnaître que nous n'arrêtons jamais de faire du cinéma! Et celui que nous faisons autour de l'art ne serait alors qu'une façon d'oublier l'autre, celui du quotidien. Une sorte de «décons-

truction». Une tentative de libérer le réel de l'écran des illusions où nous le confinons.

Nos habitudes culturelles ont la vie dure, et malgré toutes les évidences nous avons du mal admettre qu'elles ne sont qu'une façon parmi bien d'autres de tenir la caméra de prise de vue. L'espace euclidien, par exemple, est pour nous le seul cohérent, alors qu'il n'est en fait qu'un des multiples espaces possibles. Nous considérons de même les objets que nous nommons au sein de cet espace comme des entités intangibles et fermées, alors qu'ils pourraient fort bien être de l'essence de l'espace lui-même, un accident ou une intensité, et qui n'auraient existence d'objet que parce que nous éprouvons le besoin psychique rassurant de les nommer. Fernande Saint-Martin notait dans une étude fascinante datant d'une dizaine d'années, que «Ce que nous appelons les objets de la réalité physique ou naturelle... tirent leur efficacité... d'une apparence de nécessité, injustifiable pourtant à d'autres niveaux de perception de la réalité». Elle ajoutait: «La table n'est plus une table au niveau microscopique —et elle n'est plus une table lorsqu'elle est insérée dans un tissu de mots à intentionnalité poétique ou qu'elle devient la forme anecdotique de l'organisation de taches de couleurs sur une surface».



PHOTO JEAN-CLAUDE LABRECQUE

Vue générale de *Installation 1*, d'Andrée Pagé.

Ce long préambule parce que la belle prestation d'Andrée Pagé au Centre d'exposition des Gouverneurs, à Sorel, est le prétexte idéal à se poser ce genre de questions, sur lesquelles on ne peut, je vous l'accorde, se pencher sérieusement à chaque fois qu'on se prend les pieds dans un banc de neige du quotidien, mais qui n'en conditionnent pas moins la totalité de notre rapport au monde.

Le Laboratoire de Blanche Célanuy, dont la première occurrence a vu le jour au début de 1989, n'est justement pas un rassemblement d'objets, mais une présentation d'oeuvres, une collection d'expériences, qui nous obligent à «dé-nommer» chacune des choses à laquelle nous avons été tentés de donner un nom. On y trouve liés par le doute et les possibles de la poésie, et balisant l'espace comme des frémissements plus que comme des signes, des références à la musique, à l'alchimie, à la Nature, à la psychanalyse.

Qu'est-ce que cette flûte, dressée inaccessible sur son haut présentoir, fermée sur le silence d'un chant inconnu, et sur le corps de laquelle pousse du lichen? Cette guitare de cuivre qui contient un théâtre? Ces cornues de porcelaine blanche qui expriment leur mystère par le cornet de cuivre d'un instrument de musique? Cet énorme pavillon de laiton soudé et poli, qui ressemble à ceux des phonographes d'un autre âge et qui, seul au centre de la grande pièce vide ne se fait l'écho que du silence de l'hiver?

La notion — ou plus exactement le rêve — de la transmutation alchimique traverse les oeuvres d'Andrée Pagé comme le murmure d'une logique inconnue du sensible. Il cor-

respond à sa fascination et à son amour de la matière. Deux chausures y sont de bronze sans pour cela être des sculptures. Les andouillers de la ramure d'un chevreuil sont remplacés par des élé-

acharné de l'intégrité et de l'indépendance des objets, ne peut manquer de remarquer combien l'espace environnant peut devenir complexe des oeuvres. Les proportions idéales, des pièces de l'ancienne résidence seigneuriale, les planchers de bois franc, les plafonds à caissons, tout concourt à lier l'espace à la poésie des oeuvres exposées. Et il est vrai que dans ce lieu elles paraissent en être la respiration naturelle. Le mot «immensité», inscrit sur un mur en lettres de néon se reflète dans une glace sur le mur d'en face en même temps que le vaste paysage enneigé de l'extérieur. Ce n'est pas le moindre intérêt de cette exposition que de permettre au spectateur tentif de tenter l'aventure difficile de la conception d'un espace autre que celui de la logique euclidienne. Un espace dont il ne serait plus le spectateur mais l'ingrédient, dans lequel tout son corps aurait son rôle à jouer, au même titre que les objets qu'il suscite. Un monde dont il se saurait enfin responsable...

«La table n'est plus une table au niveau microscopique —et elle n'est plus une table lorsqu'elle est insérée dans un tissu de mots à intentionnalité poétique ou qu'elle devient la forme anecdotique de l'organisation de taches de couleurs sur une surface»

— Fernande Saint-Martin

ments de bronze, et l'un d'eux, replié vers l'intérieur lui menace la cervelle.

Dans l'extraordinaire lieu d'exposition qu'est le Centre des Gouverneurs, même le tenant le plus

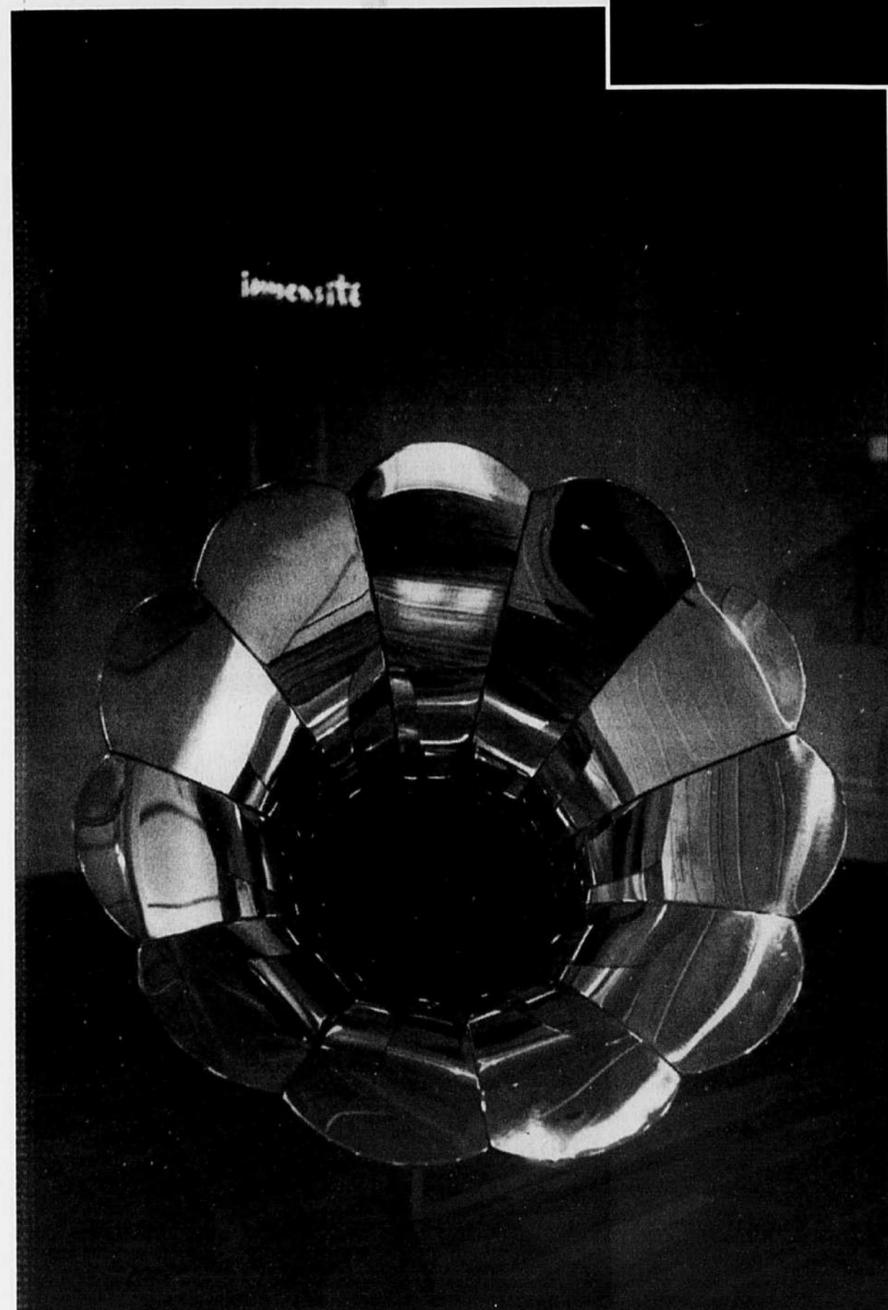


PHOTO JEAN-CLAUDE LABRECQUE

Le Pavillon (1991-1992), une énorme pièce de laiton soudée et polie, qui ressemble aux phonographes d'un autre âge et qui, seule au centre d'une grande pièce vide de la galerie semble faire écho au silence de l'hiver. En haut sur le mur, *L'immensité*, un néon bleu qui se reflète dans une glace sur le mur d'en face en même temps que le vaste paysage enneigé de l'extérieur.

du 9 au 30 janvier

Espace 1 **Patrick Landsley**
Espace 2 **Paul Kallos (France)**

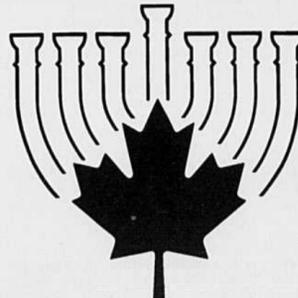
Vernissage mercredi le 20 janvier de 17h à 19h
en souscription Sérigraphie de L. Bellefleur
(pastorale — tirage de 100 — oeuvre 42 X 50 cm
— 30 couleurs — 350,00 \$ taxes comprises)

La galerie sera ouverte exceptionnellement dimanche 17 janvier de 13h à 16h.

GALERIE
LACERTE PALARDY
ASSOCIÉS

307, rue Ste-Catherine ouest,
porte 515 Montréal H2X 2A3
Métro Place des Arts 844-4464

La tunique
aux couleurs multiples
Deux siècles
de présence juive
au Canada



A Coat
of Many Colours
Two centuries
of Jewish life
in Canada

Musée McCord d'histoire canadienne
jusqu'au 28 février 1993

690, rue Sherbrooke ouest, Montréal, Québec, H3A 1E9 • Métro McGill • Autobus 24
Heures : mardi, mercredi, vendredi de 10 h à 18 h; jeudi de 10 h à 21 h;
samedi et dimanche de 10 h à 17 h; fermé le lundi, sauf les jours fériés.
Visites commentées de l'exposition le mercredi et le dimanche à 14 h.
Renseignements : (514) 398-7100

Un projet réalisé par le Musée canadien des civilisations et les Amis canadiens de Beth Hatefutsoth.

Seagram



GALERIE TROIS POINTS

SALLE I
PAUL LACROIX

SALLE II
MARIE-CLAUDE BOUTHILLIER

jusqu'au 30 janvier
La galerie sera ouverte
exceptionnellement dimanche
17 janvier de 13h à 16h

Avec la participation du ministère
des Affaires culturelles du Québec

307, SAINT-CATHERINE OUEST
SUITE 555, MONTRÉAL
H2X 2A3 (514) 845-5555

CIRCA

CENTRE D'EXPOSITION ART CÉRAMIQUE CONTEMPORAIN

MARK PRENT

«Un touriste dans l'empire des ténèbres»

Vernissage aujourd'hui 16 janvier
de 14h à 18h

jusqu'au 27 février

372 rue Sainte-Catherine ouest, suite 444 Tél.: (514) 393-8248

Le centre d'exposition CIRCA remercie le Ministère des Affaires culturelles du Québec et le Conseil des Arts de la Communauté urbaine de Montréal

ARTS VISUELS

Le télescopage du Moi et l'Autre

Pièces d'identité

Line Blouin, Shari Hatt, Cheryl Simon
Galerie Dazibao,
279, rue Sherbrooke ouest, suite 311C

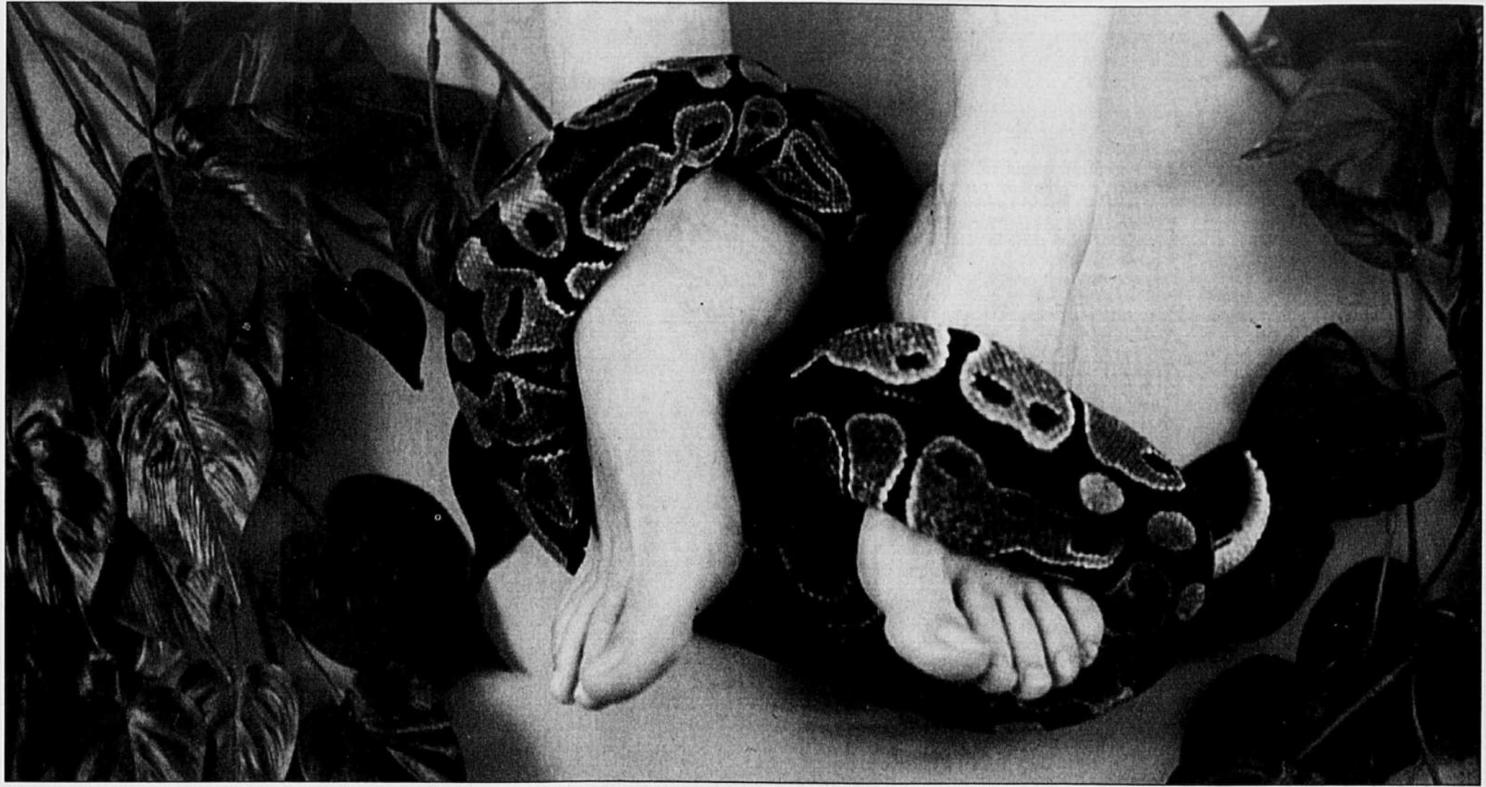
Marlene Creates

Nancy Frohlick,
Afarin Radjaj-B
Galerie la Centrale,
279, rue Sherbrooke ouest, suite 311D,
Jusqu'au 30 janvier 1993

Marie-Michèle Cron

EN NOUS proposant une double exposition traitant de la question identitaire dans leurs espaces respectifs, les galeries Dazibao et La Centrale laissent déployer (et vu l'abondance des thèmes qui y sont explorés, le mot est faible) les discours de femmes artistes dans des voies à la fois parallèles et antagonistes. C'est dans cette brèche où le Moi et l'Autre se télescopent comme des signes cataclysmiques, que s'introduit notre propre regard, notre propre histoire, celle des origines et de ses lieux vagabonds, la filature des filiations familiales, les mises en scène autobiographiques et les réflexions sur la culture, la religion, l'ethnie. Les pistes sont multiples, les visions éclatées, les images riches de sens. Bien sûr, les références abondent, alors que bon nombre d'artistes se penchent de plus en plus aujourd'hui sur ces problématiques, les accointances stylistiques surgissent au détour d'une image, mais comme me le murmurerait dans l'oreille une voix diligente, c'est bien l'évolution des idées qui importe avant celle des révolutions formelles.

A Dazibao avec «The Jubilation of Eve», Shari Hatt nous impressionne. En remontant aux genèses de la Bible, l'artiste redonne la parole ravie par l'homme à la femme et transforme Eve qui, ensorcelée par les sifflements séducteurs du Mal a succombé à la tentation et croqué cette pomme de malheur, en Vénus botticellienne lavée de tous péchés, aérienne car libérée du joug masculin. Les corps nus sectionnés — mais absolument pas morbides — de ces sujets féminins qui lévitent sur le papier photo



Parmi les oeuvres hallucinantes présentées à la galerie Dazibao, cette pièce de Shari Hatt intitulée *The Jubilation of Eve*.

PHOTO DAZIBAO

couleur ont des peaux de nacre et d'ébène. Un Moi fragmenté, des expressions emblématiques, chaque personnage revisite le thème du nu en peinture dans des compositions mythologiques qui rappellent les oeuvres de Lucas Cranach épinglant aussi au passage quelques tendancieux souvenirs plus... contemporains. Au XIXe siècle, les symbolistes ne nous voyaient-ils pas comme des écervelettes et d'hystériques nymphomanes? Ici, belles, inquiètes ou amusées, métissées, les figures portent des attributs symboliques, une rose, un serpent qui glisse sur

les pieds, un crâne (vanité liturgique), d'autres sont tachées du sang menstruel qui annule toute procréation alors que sur le mur adjacent, une photo soulignée de leur prénom montre leur visage mouillé par une eau purificatrice. Par l'inscription de l'individuel dans le collectif, Cheryl Simon réussit, dans un alignement de portraits très sobres cachés derrière une vitre givrée, à mettre respectivement en abîme et en relief, des noms associés à l'Histoire qui les a érigés en monuments de l'héroïsme ou en idoles de la perversité. Charlotte Corday, Jeanne

d'Arc, Ethel Rosenberg, Angela Davis ou Bonnie Parker, sont à la fois ange et démon, docteur Jekyll métamorphosé en Mr Hyde. Identités doubles, identités troubles dont on ne se rappelle plus très bien les traits que l'on entrevoit dans le tracé des lettres qui signent le mythe qui désormais les entoure. L'image s'estompe devant le nom qui traverse le temps et qui le rend inaltérable. Cette idée du souvenir et de la mémoire se fige dans les boîtiers de Line Blouin qui tisse des relations affectives entre des paysages désertés, des photographies nos-

algiques et des objets talismaniques alors qu'à La Centrale, Marlene Creates reconstruit, à partir de textes qui relayent des photos et qu'il faut lire attentivement le fil de ses origines dans un journal intime. Mais c'est près de Nancy Frohlick qui raconte dans des photos aux teintes délavées et une correspondance littéraire synthétisant une réflexion sur les modèles sociaux de la femme (au foyer, génitrice, amie fidèle) et en particulier, auprès d'Afarin Radjaj-B., que se cristallise notre attention. Celle-ci s'est photographiée, seule dans un

appartement. Les projections de diapositives extraites d'un vidéo amateur tourné en Iran par sa mère nous montrent des scènes de cette société clanique pétrie de valeurs familiales. Mais comment rester, lorsqu'on est une femme surtout, liée à celles-ci tout en revendiquant de légitimes besoins d'indépendance semble nous dire l'artiste? Les images floues qui contrastent avec les autoportraits très précis indiquent les déchirements de l'étranger qui se tient en porte-à-faux entre deux cultures différentes. C'est simple et absolument émouvant.

Mauve et fauve est la nuit

Roland Poulin

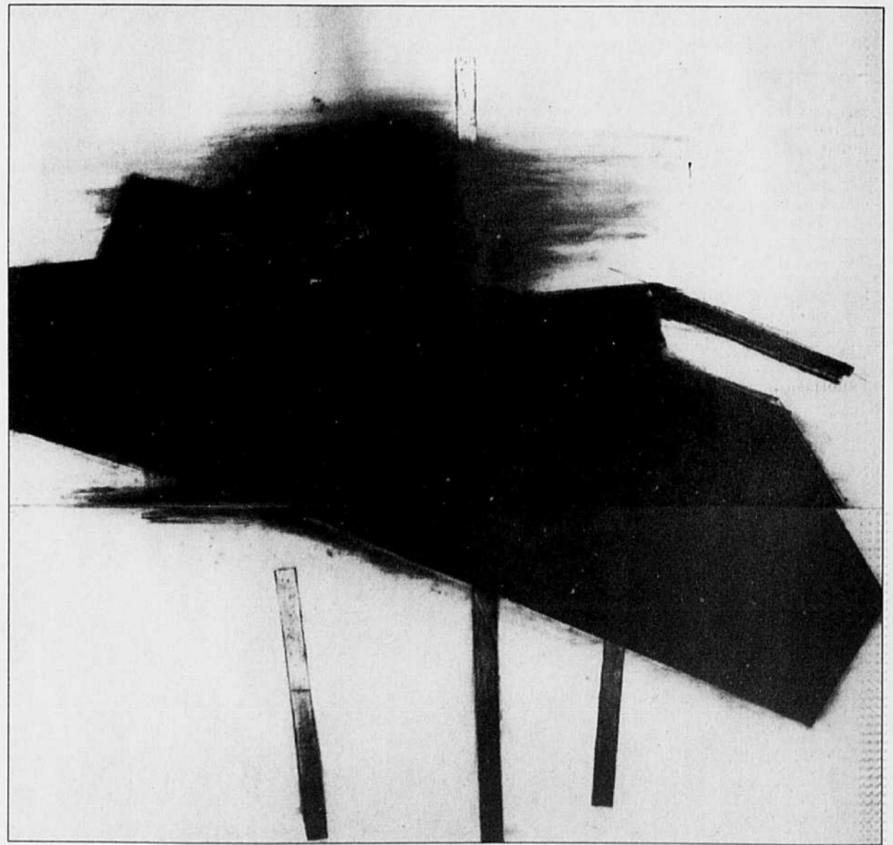
Galerie Rochefort
372, rue sainte-Catherine ouest
Jusqu'au 23 janvier 1993

Marie-Michèle Cron

CETTE sculpture est un précipice. Ou un animal blessé. Déséquilibrée, majestueuse, infirme avec ses struc-

tures qui se débattent dans l'espace alors qu'elle ne tient que sur une arête pleine, la magnifique pièce de Roland Poulin installée dans cette salle qu'elle remplit de toute son imposante présence, ne pouvait porter un titre aussi suggestif que celui-ci *Face à l'opacité du monde*. Ironie du sort: elle fait face à la baie vitrée qui donne sur les bureaux de la rue Sainte-Catherine où l'on traite les demandes d'immigration des réfugiés. Mais outre cet aparté anecdotique qui n'est dû en fait, qu'au hasard, cette oeuvre en bois polychrome nous incite à pénétrer l'obscurité qui l'enveloppe alors que quelques lueurs de moire et de velours comptent dans la nuit, maîtresse des lieux, grande usurpatrice de la lumière, camouflant les choses, transformant les objets et les ambiances pour mieux troubler notre perception de la réalité. Il faut, alors, absolument vivre l'expérience que nous offre l'artiste. D'abord, parce qu'il est l'un des rares, soulignons le encore, à débarrasser de toutes fioritures, de tout détail décoratif les formes qu'il érige en architecture de l'ambiguïté, là où la dialectique entre l'intelligible et le sensible génère de redoutables conflits (voir LE DEVOIR, samedi 5 décembre 1992).

Et puis, parce que si la démarche de Roland Poulin est rigoureuse, à la limite austère, elle est aussi étonnamment érotique. Surfaces qui s'effleurent, angles qui se touchent, pleins qui glissent dans les vides. Notre vision elle-même doute et bascule lorsque nous entrons dans le corps de l'oeuvre exposée ici. Ce qui nous semblait au départ monolithique et silencieux, bouge, respire, suivant le point de vue que nous décidons d'adopter: c'est la double figure d'un refuge, d'un piège indocile qui se referme et s'ouvre lentement sur et vers nous. Tout le poids de cette masse funèbre qui semble reposer aléatoirement sur un angle seulement, mord l'espace avec ses trois supports qui ressemblent aux pieds d'une table, l'un légèrement décalé par rapport à l'autre, courbant l'échine, traçant par une oblique cassée, une perspective fuyante. Le désir de s'imiscer dans



En plus de ses sculptures, Roland Poulin expose aussi des dessins, comme celui ci-haut, à la Galerie Rochefort.

PHOTO ARCHIVES

la cavité taillée à même le matériau, porte entrebaillée dans un ventre qu'elle creuse avec douceur, métaphore de la béance des ténèbres, se confronte à ce volume en bois lisse greffé sur le dos rugueux de la sculpture. Cette pièce verticale, la première dans la démarche de Roland Poulin qui allongeait ses formes à l'horizontale tels des cerceils et des cénotaphes, se fait alors mausolée, monument commémoratif tissant des relations dialogiques avec les

dessins présentés dans la galerie. Leurs formes très texturées, se plient et se déplient, liées ou libérées des figures géométriques (quelquefois ce sont des collages qui s'intègrent au papier) qui maintiennent l'ossature des plans ou s'y engouffrent, pulvérisant des couleurs d'une richesse tactile: de rouges carminés, des bleus vaporeux, des blancs marécageux. En fait, rien n'est totalement noir, rien n'est totalement transparent dans les dessins de Poulin. La sculpture n'échappe pas, elle non plus, à ces paradoxes. Elles est mate, dense mais c'est une nuit mauve, une nuit fauve patinée d'éclairs bleuâtres qui le soir, alors que le paysage urbain clignote de

mille feux avant de s'assoupir, se reflète dans la vitre qu'elle observe. Un face-à-face avec l'opacité du monde dont la vulnérabilité ou la force solitaire se manifeste dans une force solitaire se manifeste dans l'ensemble, disposée sur le plancher et déviée de sa course. Inventons un scénario. Si nous étions, par exemple, des *voyeurs absolus*, frappés de cécité tel ce photographe slovène qui arrive à photographier les sons ambiants, la chaleur, les mots qu'on lui dit et qui découpent le réel, notre appréhension du monde serait d'une profondeur insoupçonnée. Roland Poulin ne nous donne-t-il pas ici une belle leçon d'humanité?

la chambre blanche
centre de production, de diffusion
et de documentation en art actuel

15^{ème}

**CHAMBRES
D'HÔTEL**

DU 10 AU 31 JANVIER 1993

**15 ARTISTES EN RÉSIDENCE
15 LIEUX D'EXPÉRIMENTATION**

- PATRICK ALTMAN • QUÉBEC HILTON
- FLORENT COUSINEAU • RADISSON - GOUVERNEURS QUÉBEC
- MICHAEL DAVIDSON • CENTRE INTERNATIONAL DE SÉJOUR
- MICHEL FRANÇOIS • LOEWS LE CONCORDE
- CLAUDIE GAGNON • MAISON SAINTE-URSULE
- FRANÇOISE GIRARD • L'HÔTEL DU VIEUX-QUÉBEC
- MICHEL GOULET • MANDIR VICTORIA
- SHELAGH KEELEY • CHÂTEAU GRANDE-ALLÉE
- MARLENE KLASSEN • HOLIDAY INN QUÉBEC CENTRE-VILLE
- EVELYN MITSUI • CENTRE INTERNATIONAL DE SÉJOUR
- JEFFREY NORGREN • HÔTEL CLARENDON
- GUY PELLERIN • CHÂTEAU FRONTENAC
- KAREN PICK • LE CLASSIQUE
- MARIO SCATTOLOMI • ROUSSILLON QUÉBEC
- FRANÇOIS VALLÉE • HÔTEL LE PRIORI

INFORMATIONS

LA CHAMBRE BLANCHE, 185 Christophe-Colomb Est, Québec, Qc,
G1K 3S6, Téléphone : 418-529-2715, Télécopieur : 418-529-0048

LE DEVOIR

LEO C. DEBON

Johanne Brunet

*Du réel à l'imaginaire :
un parallèle*
Photographies et peintures

L'exposition se poursuit
jusqu'au 23 janvier 1993.



LA MAISON DU BRASSEUR
2901, boul. Saint-Joseph
Lachine (Québec) H5S 4B7
Tél. : 534-3471 (poste 348)

Heures d'ouverture:
du lundi au samedi 10 h - 21 h
dimanche 13 h - 21 h



GALERIE D'ART STEWART HALL
Centre Culturel de Pointe-Clair
176 Bord du Lac, Pointe-Clair, 630-1254
du 16 janvier au 21 février 1993
de l'Atelier à la Galerie

une exposition d'oeuvres en techniques variées exécutées, par
des élèves de tout âge, dans les ateliers d'art de Stewart Hall
Vous êtes cordialement invités au vernissage le dimanche 17 janvier de 14h à 17h

Horaires de la Galerie: Du lun. au ven. de 14h à 17h — lun. et mer. soir, de 19h à 21h sam. et dim.,
de 13h à 17h. Entrée libre — Accessible par ascenseur